

## *L'imaginaire catholique dans la caricature politique belge de 1884 à 1914*

Laurence VAN YPERSELE

Avec la caricature, on entre d'emblée dans un monde polémique. Produit hybride, entre l'art et le journalisme, la caricature emprunte à la fois au registre de l'image, vecteur privilégié de représentation et de sollicitation de l'émotion, et à celui de l'humour comme forme de connivence avec le récepteur, par l'emprunt ou le détournement de signes, de codes, de savoirs partagés. En outre, elle est inséparable d'une logique de reproduction et de diffusion de masse. Elle est aussi — et surtout — inséparable des univers de propagande<sup>1</sup> et d'affrontements politiques<sup>2</sup>. C'est dire que l'univers caricatural est lié aux problématiques du pouvoir et de sa légitimation. Ce qui mène aux problématiques d'identité collective, problème central des idéologies et des utopies qui naissent « non pas de l'effondrement de la dimension rituelle, mais de la situation ouvertement conflictuelle propre à la modernité »<sup>3</sup>. Au cœur du conflit, au-delà ou en deçà de la lutte pour le pouvoir, c'est bien la représentation du monde et de soi qui est en jeu. Or, les idéologies qui apparaissent au 19<sup>e</sup> siècle véhiculent des visions du monde et de

---

1. « La propagande est l'ensemble des méthodes utilisées par un groupe organisé en vue de faire participer activement ou passivement à son action une masse d'individus psychologiquement unifiés par des manipulations psychologiques (et rhétoriques) et encadrés dans une organisation » (J. ELLUL, *Propagandes*, Paris, 1990, p. 75).

2. « Caricature politique », in *Mots. Les langages du politique*, Paris, n° 48, septembre 1996, p. 7.

3. P. RICOEUR, *L'idéologie et l'utopie*, Paris, 1996, p. 344.

l'homme profondément différentes. Les conflits de l'époque en seront d'autant plus âpres et virulents. La caricature apparaît comme l'une des armes de ces conflits. Une arme particulière et profondément ambiguë. En effet, la caricature est à la fois démystificatrice par « la négativité critique de son trait qui présuppose une posture politique de révolte », et mystificatrice, puisqu'elle exploite la positivité des stéréotypes, « ce conformisme de l'imaginaire qui tend au fond à conserver le statu quo social »<sup>4</sup>. Comment les catholiques belges l'ont-ils utilisée de 1884 à 1914, époque du gouvernement catholique ? Contre qui se révoltent les catholiques au pouvoir ? Et de quoi cette révolte est-elle faite ? Qu'est-ce que cela dit du monde catholique et de son imaginaire ? À travers l'analyse des thèmes, des personnages et des mises en récit, je chercherai la vision du monde dont témoignent ces caricatures, les dangers qui menacent et les valeurs que l'on cherche à défendre.

Les caricatures sont moins nombreuses et plus tardives du côté catholique, que du côté anticlérical. La presse catholique, d'ailleurs, ne compte pratiquement que deux satiriques bruxellois vraiment célèbres : *Le Tirailleur* où Pif-Paf assène ses coups de crayon de 1881 à 1891 et *Le Sifflet* qui sévit de 1904 à 1914. À côté de ces deux satiriques, on trouve l'hebdomadaire *Le Patriote illustré* qui publie des caricatures depuis sa création en 1885 jusqu'en 1895, le quotidien bruxellois *Le Petit Belge* qui recourt régulièrement au dessin de presse de 1895 à 1913, et le quotidien flamand *'t Nieuws van Limburg* qui reprend des caricatures de Zoot.

Entre les deux satiriques, il y a filiation. *Le Tirailleur* s'est donné comme objectif de maltraiter ses adversaires de toutes les manières. Il paraît le samedi ou le dimanche soir, ce qui lui donne l'avantage de précéder la parution des journaux anticléricaux de la province. Après dix ans de bons et loyaux services, il cesse de paraître. Dès sa création, *Le Sifflet* se veut l'héritier spirituel de feu *Le Tirailleur*<sup>5</sup>. Il est créé en 1904 par deux rédacteurs du quotidien

---

4. PH. REGNIER (dir.), *La caricature entre République et Censure. L'imagerie satirique en France de 1830 à 1880 : un discours de résistance ?*, Lyon, 1996, p. 14.

5. Le 13 juin 1909, il reproduit en première page une célèbre caricature du *Tirailleur* fêtant la défaite des libéraux et l'arrivée au pouvoir des catholiques en juin 1884. En outre, le 1<sup>er</sup> mars 1914, il exprime ouvertement sa filiation.

catholique *Le XXe Siècle*<sup>6</sup>, L. Gille et Ch. Tytgat, auxquels s'ajouteront Eugène Stevens et le caricaturiste Zo-ot<sup>7</sup>. En 1906, vraisemblablement à cause de difficultés financières<sup>8</sup>, il est rattaché au Bureau de l'Action catholique. En août 1914, comme l'immense majorité de la presse belge, il suspend sa parution<sup>9</sup>.

Les quatre feuilles mènent un combat contre les anticléricaux de tout poil pour le triomphe de la cause catholique. Certes, l'évolution est évidente : l'ennemi n°1 du *Tirailleur* et du *Patriote illustré*, c'est le libéralisme ; celui du *Petit Belge* et du *Sifflet*, c'est le socialisme. La situation politique a changé et le danger s'est déplacé. Toutefois, tous se veulent une arme de propagande<sup>10</sup> au service du parti catholique et de son unité. Les deux satiriques l'affirment ouvertement. Ainsi, dans son premier numéro, le *Sifflet* affirme qu'il est « catholique — catholique tout court »<sup>11</sup>. Autrement dit, il ne veut rien savoir des conflits internes entre les conservateurs qui dominent le parti, et la démocratie chrétienne pourtant reconnue, en 1905, comme groupe autonome au sein du parti<sup>12</sup>. Le thème de l'unité, seul moyen pour les catholiques de se maintenir au pouvoir, sera donc très présent dans l'imagerie propagée par le *Sifflet*. Organe de propagande qui dispose de moyens techniques plus performants que son aïeul, il multiplie ses actions en période électorale : les caricatures de la Une sont, bien sûr, consacrées à la mobilisation des esprits ; mais, à partir de 1906,

6. Créé en 1895 par Georges Helleputte sous l'impulsion d'industriels tels que le baron Empain, et d'hommes politiques comme de Broqueville ou d'Ursel. Au départ, le journal est marqué par le catholicisme social, mais dès 1907 il glisse vers des positions plus conservatrices.

7. Nous n'avons pas trouvé qui se cache derrière ce pseudonyme. Zo-ot est le principal caricaturiste du *Sifflet*, mais il y en a d'autres (moins doués) comme, par exemple, Kara-Mell.

8. En 1904, le satirique affirme qu'il tire à plus de 10 000 exemplaires. En janvier 1906, il lance des abonnements à prix réduit. Mais il ne sort qu'un seul numéro au mois de juillet et un autre au mois d'août ; à partir de septembre, il reprend son rythme hebdomadaire : il semble que la crise soit alors définitivement surmontée.

9. Dans l'entre-deux-guerres, il reparaît de 1929 à 1931.

10. Les numéros invendus du *Tirailleur* sont même distribués gratuitement aux ouvriers de charbonnage par un porion de bonne volonté.

11. 28 février 1904, n°1, p. 2.

12. E. WITTE & J. CRAEYBECKX, *La Belgique politique de 1830 à nos jours*, Bruxelles, 1987, p. 117.

les meilleures caricatures du *Sifflet* sont en outre rééditées en cartes postales<sup>13</sup> et, à partir de 1908, des affiches sont créées pour les élections<sup>14</sup>. Bref, tous les vecteurs de la propagande imagée sont petit à petit mis en œuvre pour résister à la marche en avant du socialisme, discréditer l'adversaire politique et faire triompher le catholicisme, c'est-à-dire conserver le pouvoir.

## LES THÈMES

Mise en abyme des événements, la caricature apprend en fait peu de choses sur les événements eux-mêmes, mais dit beaucoup sur la manière dont ils ont été perçus. Bien souvent, avant de pouvoir aborder ces dessins, l'historien doit connaître l'actualité mise en scène pour comprendre les allusions, percevoir les références et reconnaître les personnages. Si le lien à l'actualité et aux hommes de l'époque est évident, le caricaturiste — ou la rédaction — choisit le thème à traiter et peut même attaquer l'adversaire politique sans événement précis. C'est souvent le cas lors des campagnes électorales. Ainsi, à travers les caricatures et les thèmes qu'elles abordent, c'est l'image de la réalité que l'on saisit, bien plus que la réalité elle-même.

Les thèmes abordés par les différents satiriques sont peu nombreux et très répétitifs. Grosso modo, les quatre feuilles ont les mêmes caractéristiques. D'une part, on constate que toutes consacrent environ trois quarts de leurs dessins à la politique intérieure, c'est-à-dire essentiellement à des attaques contre leurs adversaires. D'autre part, on constate un désintérêt général pour la politique extérieure (*Le Sifflet* est celui qui s'y intéresse le plus). En outre, partout le domaine militaire brille par son absence et les questions économiques et sociales ne dépassent jamais les 10 %.

Pour prendre un exemple dans le détail, les thèmes<sup>15</sup> abordés par le *Sifflet* se répartissent comme suit.

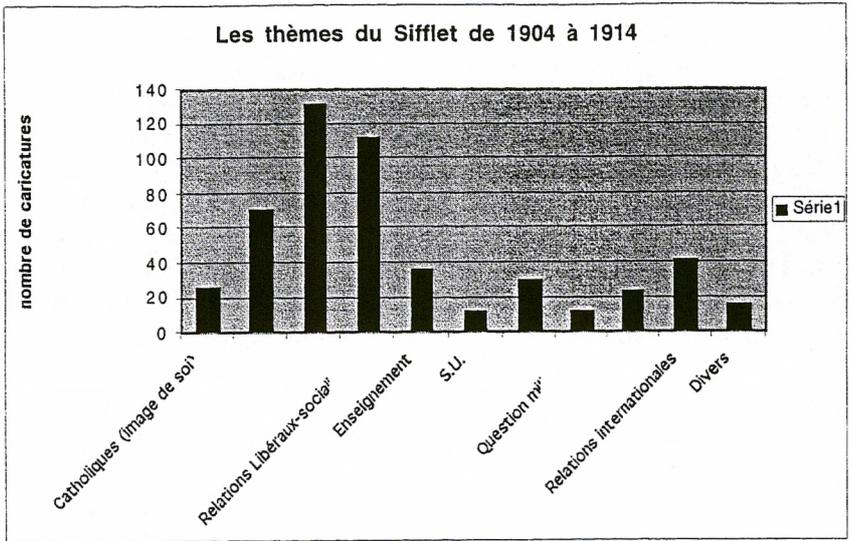
---

13. Le 5 mai 1906, le *Sifflet* affirme avoir vendu 220 000 cartes postales de propagande.

14. L'affiche de mai 1908 est reprise telle quelle en mai 1910.

15. Nous avons classé chaque caricature dans une seule rubrique ; autrement dit nous avons pris le thème dominant du dessin qui parfois concerne plusieurs thèmes à la fois.

Tableau I.— Les thèmes du Sifflet de 1904 à 1914



Comme on le voit, près des deux tiers de notre corpus sont de pures attaques contre les anticléricaux. Le lien avec l'actualité est assez secondaire, voire inexistant en période électorale. Il s'agit essentiellement de dénigrer et de discréditer les adversaires politiques. Ces caricatures ressassent inlassablement les mêmes stéréotypes qui font du libéralisme une sottise et du socialisme un mal : 14 % des caricatures sont dirigées contre les libéraux<sup>16</sup>, 22 % contre le cartel et 26 % contre les socialistes. À côté de ce thème majeur, 17 % des caricatures concernent la politique intérieure. Il s'agit des grandes polémiques de l'époque, soit : la question de l'enseignement (7 %), les grèves (6 %), le suffrage universel (2 %) et la question militaire (2 %). La politique internationale n'intéresse guère *Le Sifflet*. Elle représente 13 % du corpus dont 5 % pour le Congo et 4 % contre la France. Enfin, — et c'est une particularité de ce satirique — dans 5 % des caricatures, les catholiques se mettent eux-mêmes en scène. Il reste 3 % de caricatures non classées<sup>17</sup>.

16. Alors que, dans *Le Tirailleur*, 44 % des dessins leur sont consacrés.

17. Elles concernent soit des faits divers comme l'affaire Willmart (un escroc), soit les nouveautés comme la vitesse ou le sport cycliste. Les

## Libéralisme, socialisme et cartel

Aux yeux des catholiques, le libéralisme est l'ennemi héréditaire, l'incarnation même du Mal. C'est d'ailleurs pour contrer cet adversaire que *Le Tirailleur* est créé en 1881 et *Le Patriote illustré* en 1885. Le libéralisme, généralement symbolisé par Dame Doctrine, vieille fille sèche et acariâtre, snob et sans cœur<sup>18</sup>, est la cible privilégiée de ces deux feuilles. Le monde libéral y apparaît comme un univers déchiré par de multiples querelles internes. Si Frère-Orban<sup>19</sup> reste une figure prestigieuse et autoritaire, il n'arrive plus à faire l'unité des libéraux. Dès avant sa mort, Graux<sup>20</sup> et Bara<sup>21</sup>, deux imbéciles avides de pouvoir, se disputent sa succession<sup>22</sup>. Mais ce sont surtout les dissensions entre la Ligue libérale et l'Association libérale qui font le bonheur des caricaturistes de l'époque<sup>23</sup>. La Ligue, souvent incarnée par Bergé<sup>24</sup>, est l'aile droite ou doctrinaire du camp libéral. À l'opposé, l'Association représente l'aile radicale ou progressiste.

caricatures s'y révèlent particulièrement conformistes et méfiantes vis-à-vis de l'innovation.

**18.** Cfr *infra*.

**19.** Walthère Frère-Orban (1812-1896), avocat et homme d'Etat libéral. Ministre des Travaux publics (1847-1848) et des Finances (1848-1852, 1857-1870). Nommé ministre d'Etat en 1861, il fut un adversaire acharné du suffrage universel direct, contre lequel il se déchaîna après le schisme libéral de 1870. Qu'il s'agisse de la Banque nationale, de la Caisse d'Epargne, de la suppression des octrois, du Crédit communal, des traités libre-échangistes, de la rupture avec le Vatican et de la défense de l'enseignement officiel, il marqua de son empreinte le premier demi-siècle d'indépendance belge.

**20.** Charles Graux (1837-1910), homme politique libéral et avocat. Professeur à l'ULB en 1875, il en fut l'administrateur de 1884 à 1907. Sénateur à partir de 1878, il fut ministre des Finances dans le cabinet Frère-Orban.

**21.** Jules Bara (1835-1900), homme politique libéral et avocat. Représentant de l'arrondissement de Tournai de 1862 à 1894, puis sénateur et ministre de la Justice en 1864 et de 1878 à 1884.

**22.** *Le Tirailleur*, 18 mars 1888.

**23.** Le point essentiel qui sépare les libéraux doctrinaires des libéraux progressistes et radicaux est la question du suffrage universel revendiquée par ces derniers.

**24.** Henri Bergé (1835-1911), homme politique libéral et chimiste. Député de 1870 à 1884. Cofondateur de la Ligue de l'Enseignement, il défend les idées libre-exaministes et l'enseignement laïc.

Elle est symbolisée par ses chefs de file, Féron<sup>25</sup> et Janson<sup>26</sup>, deux hommes pouilleux, vulgaires et violents qui portent le bonnet phrygien (comme plus tard la Marianne socialiste). Si pour les élections les deux factions s'allient, leur alliance contre nature reste pleine de méfiance<sup>27</sup>. En outre, leur goût du pouvoir est sans partage : chacun cherche à dominer l'autre, quitte à le trahir ou le violenter. L'aile gauche, même quand elle ne domine pas le monde libéral, semble toutefois contaminer et dénaturer l'aile droite<sup>28</sup>. Si leur goût du pouvoir n'a pas de limites, leur désir de s'enrichir n'est pas moindre. En effet, dès qu'ils accèdent au pouvoir, les libéraux vident les caisses communales<sup>29</sup>, volent l'argent des catholiques<sup>30</sup> et accaparent les richesses au détriment des pauvres<sup>31</sup>. Même leur bienfaisance n'est que mensonge comme le montre, par exemple, la caricature publiée par *Le Tirailleur*, le 16 septembre 1888 (fig. 1) : dans une chambre délabrée, un vieillard se meurt ; à l'avant-plan un bourgeois, coiffé de son haut-de-forme et portant le tablier maçonnerie, regarde la situation avec dédain ; derrière lui, trois compères identiques emportent chacun un meuble, une chaise et les chaussures du mourant. Bref, les libéraux sont des malfaiteurs en col et nœud papillon que rien

**25.** Emile Féron (1841-1918), homme politique libéral progressiste, cofondateur de la Ligue de l'Enseignement, conseiller communal de Saint-Gilles. Député de 1880 à 1884 et de 1892 à 1894 et en 1900. Il est le fondateur du quotidien progressiste *La Réforme* et son directeur de 1884 à 1895. Il est également président de l'Association libérale de Saint-Gilles.

**26.** Paul Janson (1840-1913), homme politique libéral. Il fut représentant de Bruxelles de 1877 à 1884 et de 1889 à 1894, sénateur de Liège de 1894 à 1900, à nouveau représentant de Bruxelles de 1900 à sa mort et ministre d'Etat en 1912. Orateur puissant, il était la tête de file du progressisme libéral. Pionnier du progrès social, il se consacra ardemment à la lutte pour le suffrage universel, l'école obligatoire gratuite, la condition des ouvriers, etc.

**27.** *Le Tirailleur*, 22 janvier 1888 : Bergé coiffé d'un haut de forme serre la main à Féron coiffé du bonnet phrygien, mais tous deux gardent leur pistolet derrière le dos.

**28.** *Le Patriote illustré*, 7 mars 1886, p. 8 : Janson coiffé du bonnet phrygien dirige, à coups de pique, le bœuf Frère-Orban qui tire une charrette de foin libéral.

**29.** Par exemple, *Le Tirailleur*, 11 novembre et 9 décembre 1888.

**30.** *Le Patriote illustré*, 8 novembre 1885 ; *Le Tirailleur*, 5 février 1888.

**31.** *Le Tirailleur*, 22 juillet 1888.



## LA BIENFAISANCE LAÏQUE.

Fig. 1.— Le Tirailleur, 16 septembre 1888

n'arrête ou de dangereux révolutionnaires qui n'hésitent pas à troquer leur haut-de-forme contre un bonnet phrygien.

Au début du 20<sup>e</sup> siècle, par contre, le parti libéral croqué par les caricaturistes est décadent, peu dangereux et aveuglé par son seul goût du pouvoir<sup>32</sup>. Paul Janson n'est plus, aux yeux du *Petit Belge*, qu'un personnage stupide et dominé ; tout comme Paul Hymans dans *Le Sifflet*. Les libéraux rêvent de retrouver leur gloire passée, mais ne sont que de dérisoires mégalomanes<sup>33</sup> dont la chute sanctionne l'orgueil. Paul Hymans<sup>34</sup>, par exemple, rêve de grandeur et de pouvoir, mais le réel électoral — les coups de poing des électeurs — le fait tomber de son lit. Les thèmes du paradis perdu, de l'orgueil et de la chute s'enchaînent implacablement. Pourtant le goût du pouvoir ne cesse d'aveugler les libéraux et de les entraîner de plus en plus bas, jusqu'à se renier eux-mêmes. Le leader du parti trahit la mémoire de Frère-Orban et renie ses valeurs (conservatrices, bien sûr)<sup>35</sup>.

Le libéralisme dans son ensemble se prostitue au socialisme montant et finalement perd toute dignité. Le cartel, d'ailleurs, n'est qu'une association contre nature. L'union ne repose que sur la haine des cléricaux et le désir d'accéder au pouvoir. Les deux partis tentent ensemble de détruire le bloc catholique à coup de burin. C'est toujours ensemble qu'ils dressent une échelle pour arriver, par derrière, au pouvoir, etc. C'est tout l'univers du

---

32. Entre autres, *Le Petit Belge*, 21 janvier 1896 : Janson le nez en l'air tombe dans un trou d'égout socialiste ; *Le Sifflet*, 20 août 1911 : trois libéraux marchent les yeux bandés vers un précipice.

33. *Le Sifflet*, 20 août 1905 ; 28 avril 1907 ; 21 juillet 1912.

34. Paul Hymans (1865-1941), homme politique libéral. Il fut un vigoureux défenseur de l'école laïque et publique à tous les degrés et sous la direction exclusive de l'autorité civile. Dès le début du 20<sup>e</sup> siècle, il s'est affirmé comme leader libéral, intervenant dans le débat sur la reprise du Congo, guidant, de concert avec de Broqueville et Vandervelde, le pays vers le suffrage universel et l'enseignement obligatoire et prônant la loi militaire de 1913. Il fut membre du conseil des ministres depuis janvier 1916. Il devint ensuite ministre des Affaires économiques (1917-1918) et ministre des Affaires étrangères (1918-1920). Son prestige international lui valut d'être élu président de la première assemblée de la Société des Nations en 1920. La politique de paix, de conciliation et d'indépendance de la Belgique entre les deux guerres est en grande partie son œuvre. Voir à ce sujet : R. FENAUX, *Paul Hymans, un homme, un temps (1865-1941)*, Bruxelles, 1946.

35. *Le Sifflet*, 11 avril 1909 ; 4 juin 1911.



Fig. 2.— *Le Petit Belge*, 22 juin 1896

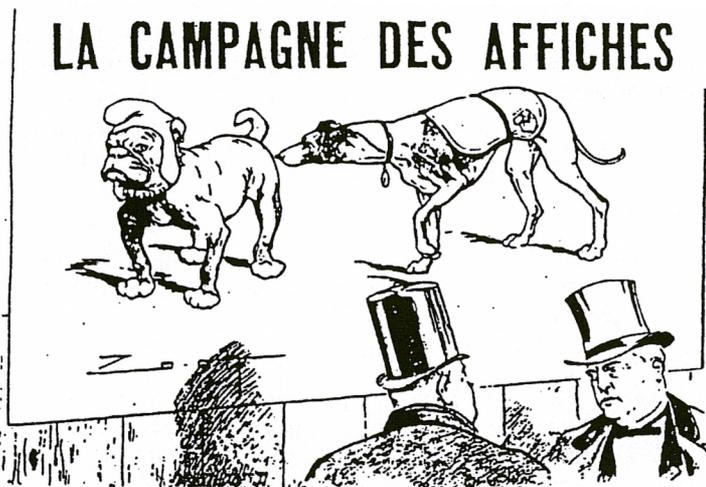


Fig. 3.— *Le Sifflet*, 22 mai 1910, p. 3

complot que ces caricatures mettent en scène. Complot dirigé par la grande manipulatrice, La Veuve<sup>36</sup> ! Mais le complot est démasqué, les efforts anticléricaux vains. Alors apparaît la véritable nature du cartel : la désunion. Pour représenter ce manque d'unité, les caricatures font souvent appel à l'image du couple raté : mariage d'intérêt<sup>37</sup>, vie de couple sans avenir et scènes de ménage ponctuent l'histoire satirique du cartel. En fait, dès le départ, libéralisme et socialisme entretiennent des rapports difficiles. Ainsi, dès 1896, Emile Vandervelde<sup>38</sup> éclipse Janson<sup>39</sup>, tandis que Féron est étranglé (fig. 2)<sup>40</sup>. Au 20<sup>e</sup> siècle, Dame Doctrine terrifiée par le dogue socialiste, tente de l'amadouer avec une pâtée « à bas la calotte » : l'anticléricisme primaire est bien le seul ciment de leur alliance<sup>41</sup>. Mais bien vite, c'est le libéralisme, sous les traits d'un lévrier, qui vient renifler le cul du dogue socialiste (fig. 3)<sup>42</sup>. Bref, le socialisme se met à dominer le libéralisme, puis finit par le dévorer<sup>43</sup>.

---

36. *Le Sifflet*, 5 février 1905 ; 29 mars 1908 ; 15 août 1909 ; etc.

37. *Le Petit Belge*, 18 janvier 1896 (entre Janson et Marianne) ; *Le Sifflet*, 3 novembre 1907 (entre Hymans et Marianne).

38. Émile Vandervelde (1866-1938), homme politique socialiste. Professeur à l'ULB, président du POB de 1933 à 1938. Il fut successivement membre du Conseil des ministres (1916), ministre de l'Intendance (1917-1918), ministre de la Justice (1918-1921) et ministre des Affaires étrangères (1925-1927). Nommé ministre d'Etat en 1914. Délégué belge à la Conférence de la Paix à Versailles en 1919. Président du Bureau de l'Internationale socialiste, leader écouté de son parti depuis le début du siècle, il fut comme tel mêlé aux négociations pour la reprise du Congo, à la lutte pour le suffrage universel et contre l'alcoolisme, et à tous les affrontements socio-politiques. Voir à ce sujet : E. VANDERVELDE, *Souvenirs d'un militant socialiste*, Paris 1939 et J. POLASKY, *Emile Vandervelde, le Patron*, Bruxelles, 1995.

39. *Le Petit Belge*, 3 mars 1896, p. 1 : « L'éclipse radicale en 1896 au grand équatorial de l'observatoire politique ».

40. *Le Petit Belge*, 22 juin 1896.

41. *Le Sifflet*, 12 juin 1904.

42. *Le Sifflet*, 22 mai 1910 : cette caricature a été éditée sous forme d'affiche électorale.

43. *Le Sifflet*, 13 octobre 1907 ; 29 mars 1908.

Car le mal absolu, l'obsession des catholiques, c'est désormais le socialisme<sup>44</sup>. Au niveau quantitatif, d'ailleurs, il est deux fois plus représenté que le libéralisme. Le POB apparaît lui aussi sous les traits d'une femme : Marianne avec son bonnet phrygien, symbole de la Révolution et de la République<sup>45</sup> ; c'est-à-dire un danger pour l'Ordre et la Monarchie, deux valeurs fondamentales du catholicisme de l'époque. Femme épaisse, elle est laide et vulgaire, mal habillée et masculine<sup>46</sup>. Aidée par ses amis, « les Malins de la Sociale »<sup>47</sup>, elle sème le désordre, la misère et la mort<sup>48</sup>. Ceux-ci, évidemment désunis, agissent non seulement par goût du pouvoir, mais également par désir de s'enrichir<sup>49</sup>. Ils vivent dans le luxe et la débauche, possèdent de belles villas et se déplacent en grosses voitures. Ils sont souvent aussi gros et dépravés que les curés de la caricature anticléricale, mais ici l'alcoolisme remplace les perversités sexuelles. Les politiciens socialistes sont plus proches des bouffons, clowns ou singes que des bêtes fauves ou de la vermine. Ils manipulent les ouvriers naïfs par de grossiers mensonges<sup>50</sup>. Par contre, dès qu'ils sont au pouvoir, ils volent le peuple, sèment la misère et tuent toute liberté. La manipulation pernicieuse apparaît alors au grand jour et se transforme en violence physique<sup>51</sup>. Ils n'hésitent pas à manier le fouet et font des ouvriers un peuple d'esclaves au service de leur propre enrichissement. Ils sont pires que les gros capitalistes auxquels, au fond, ils rêvent de ressembler. Le principal ressort de ces caricatures, c'est l'inversion proposée comme dévoilement de la vérité : les socialistes font le contraire de ce qu'ils prônent, voilà la vérité !

---

44. Déjà *Le Patriote illustré* avait publié, le 8 mai 1892, une caricature du *Punch* intitulée : « La reine du Mal ».

45. Le bonnet phrygien n'est jamais associé à la liberté.

46. Cfr *infra*.

47. C'est le titre d'une série de caricatures présentant chacun un homme politique socialiste.

48. Par exemple, *Le Sifflet*, 29 septembre 1907 ; 22 mars 1908.

49. Les exemples sont innombrables. Citons, entre autres, *Le Petit Belge*, 8 février 1896 ; *Le Sifflet*, 3 juillet 1904 ; 4 juin 1905 ; 11 août 1907 ; 27 octobre 1912 ; etc.

50. *Le Sifflet*, 18 février 1912.

51. Par exemple, *Le Petit Belge*, 13 décembre 1895 ; *Le Sifflet*, 25 novembre 1906.

Bref, au 20<sup>e</sup> siècle, le libéralisme est associé à l'univers de la prostitution et de la trahison ; le socialisme, à celui de l'hypocrisie et du mensonge ; le cartel, à celui du complot et de la désunion. Le mal engendre le Mal : le libéralisme a ouvert la voie au socialisme qui lui-même mène à l'anarchie et au chaos... Les caricatures catholiques exorcisent leur inquiétude en montrant le mal anticlérical et en affirmant immédiatement l'échec de ce mal : Marianne et Dame Doctrine chassées d'un coup de pied par l'électeur<sup>52</sup> ou fuyant devant la « pieuvre » catholique<sup>53</sup>, Maison du Peuple vide<sup>54</sup>, etc. Ainsi, la peur des gauches est mise en scène. L'ennemi est désigné, le complot dénoncé et le mal vaincu... au moins sur le papier.

### La question scolaire

La question scolaire est une querelle qui oppose les cléricaux aux anticléricaux depuis longtemps et pour longtemps. La toute première caricature éditée par *Le Sifflet*, le 28 février 1904 (fig. 4), traite de ce thème. Elle sera rééditée le 14 janvier 1906 et publiée sur carte postale en avril de la même année. On y voit Dame Doctrine refusant violemment la soupe scolaire à un enfant pauvre accompagné de sa mère parce qu'il va à l'école catholique. C'est l'injustice égoïste des libéraux que ce dessin dénonce : leur bienfaisance ne s'adresse qu'à ceux qui pensent comme eux<sup>55</sup>. En outre, les anticléricaux qui se présentent volontiers comme les chantres de la liberté, se révèlent des adversaires acharnés de la liberté d'enseignement. Ils sont d'autant plus acharnés que leur volonté de remplir les écoles laïques ne correspond nullement à la volonté populaire. Pour mener ce combat contre la liberté, ils n'hésitent pas à utiliser tantôt la violence, tantôt la manipulation, signes de leur illégitimité<sup>56</sup>. Les enfants, en larmes, sont emmenés

---

52. Entre autres exemples, *Le petit Belge*, 16 janvier 1896 ; *Le Sifflet*, 20 octobre 1907.

53. *Le Sifflet*, 27 octobre 1907.

54. *Le Sifflet*, 22 août 1909.

55. Pour se représenter eux-mêmes, les Catholiques inversent l'image et montrent combien la politique du gouvernement est juste : tous les enfants, catholiques ou non, reçoivent un cadeau. *Le Sifflet*, 7 décembre 1913.

56. *Le Sifflet*, 25 novembre 1906 : c'est Charles Buls qui manie le fouet. *Le Sifflet*, 24 août 1911 : Dame Doctrine et Marianne emmènent de force les

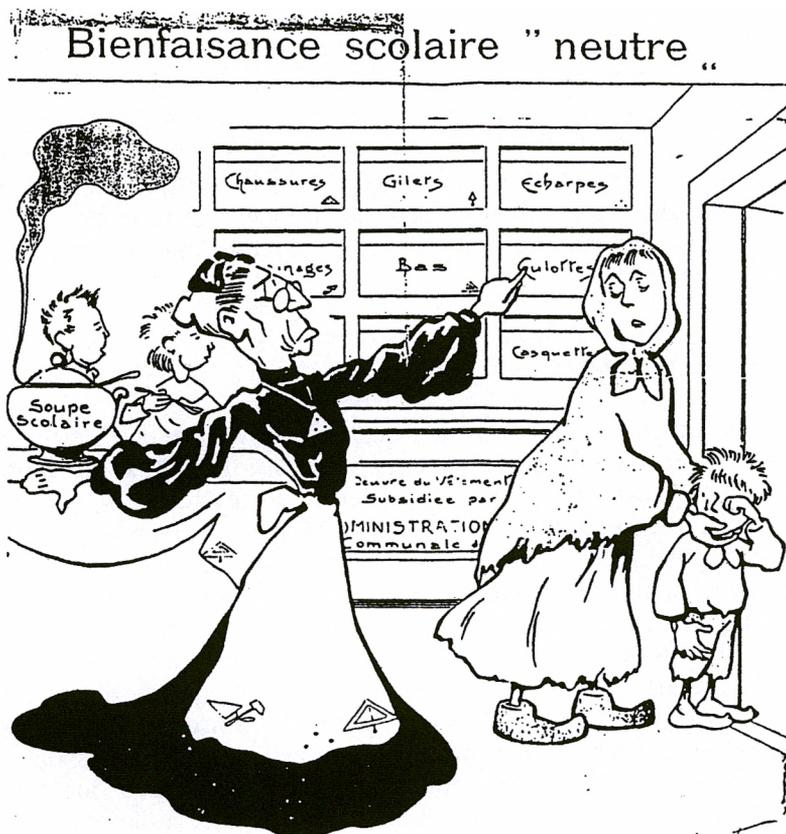


Fig. 4.— *Le Sifflet*, 28 février 1904

enfants. *Le Sifflet*, 24 mars 1912 : une grande main attrape des enfants se dirigeant vers une crèche.

de force à l'école laïque, sous la menace du fouet ou encadrés par des gendarmes<sup>57</sup>. Un instituteur laïc fait signer une dispense de cours de religion à un père illettré<sup>58</sup>. Tous les moyens sont bons ! Le point commun entre ces dessins, c'est la mise en évidence de l'opposition entre la volonté anticléricale et celle de la population. Il en va de même pour les manifestations en faveur de l'instruction obligatoire : les manifestants dont on a payé le trajet, sont ivres et ne savent même pas ce que signifie le slogan « instruction obligatoire »<sup>59</sup>. Bref, ces caricatures s'attachent, avant tout, à jeter le discrédit sur la représentativité des adversaires et sur la nature des moyens utilisés pour parvenir à leurs fins. Notons que le personnage dominant, pour ce thème, est Dame Doctrine. Marianne ne fait que s'y associer. Mais dès qu'il s'agit de choisir entre l'instruction obligatoire et le suffrage universel, c'est la dissension, les querelles et les coups de poings.

Par la suite, d'autres caricatures vont chercher à dénoncer le mal anticléricale en le mettant en scène. Elles datent pour la plupart de 1911, soit l'année de l'affaire Schollaert et de l'échec de son projet de bon scolaire<sup>60</sup> (dont, bien sûr, aucune caricature ne traite). Ces dessins prétendent dévoiler la 'véritable' nature de l'école laïque et ses conséquences. Or, la vérité ainsi dévoilée est simple : l'école laïque est une école athée qui inculque, via des entonnoirs, la haine des valeurs patriotiques et chrétiennes<sup>61</sup>. Elle

---

57. *Le Sifflet*, 11 mars 1906.

58. *Le Sifflet*, 3 juin 1907.

59. *Le Sifflet*, 3 mars 1907.

60. Le chef de Cabinet, François Schollaert (1851-1917), avait imaginé un système ingénieux qui, sous les apparences d'une belle équité démocratique, eût abouti à la ruine de l'enseignement officiel tout en réalisant un plantureux subventionnement du réseau privé : le 'bon scolaire'. L'administration remettrait à chaque père de famille un bon qui, déposé entre les mains du chef d'établissement de son choix, serait transmis à l'autorité de tutelle ; cette dernière en échange ristournerait une subvention déterminée. La réaction de l'opposition fut d'autant plus violente que la majorité catholique semblait agonisante et que le renversement du gouvernement semblait enfin possible. Schollaert finit par devoir démissionner. Voir à ce sujet : A. SIMON, « Problèmes et réalisations scolaires en Belgique », in *Structures et régimes de l'enseignement*, Bruxelles, 1964 ; C. POPPE, *La question de l'instruction obligatoire (1904-1914)*, Louvain-la-Neuve, mémoire de licence en histoire, UCL, 1985.

61. *Le Sifflet*, 15 janvier 1911 ; 21 mai 1911 ; 24 août 1911.

ne produit que de dangereux voyous<sup>62</sup>, des ânes<sup>63</sup> ou des désespérés<sup>64</sup>... Au lieu d'éduquer, l'école laïque avilit et déshumanise. Tel est le projet que les gauches veulent imposer au pays !

### **Le suffrage universel**

Ce thème est particulièrement peu représenté comme tel. Les catholiques, majoritairement conservateurs, y sont tout à fait défavorables. Cependant, à l'époque de la révision constitutionnelle de 1892-1893 accordant le suffrage universel tempéré par le vote plural, les caricaturistes catholiques ne se prononcent pas sur le sujet. Ils se contentent d'accuser leurs adversaires de crier « Vive le SU » sur commande, à tort et à travers<sup>65</sup>, aussi bêtement que lorsqu'ils crient « À bas la calotte ». Ces deux slogans, d'ailleurs, sont synonymes à leurs yeux. Le Suffrage universel pur et simple, par contre, suscite une opposition catégorique de feuilles comme *Le Petit Belge* ou *Le Sifflet*, ce qui correspond à la ligne politique officielle du parti catholique dont l'unité est la seule arme contre la montée irrésistible de l'adversaire politique. Toute concession qui pourrait mettre en danger cette unité est impensable. Or, s'il est bien une concession qui risque de diviser les catholiques, c'est le suffrage universel.

Pour les satirique cléricaux, le suffrage universel est donc une absurdité à rejeter absolument. Aux yeux du *Sifflet*, le suffrage universel pur et simple est profondément injuste puisqu'il donne le même poids à un jeune voyou (les jeunes ne peuvent être que des voyous, évidemment !) qu'à une famille tout entière. Dans la caricature publiée le 6 février 1910, cette idée est graphiquement traduite par l'image de la balance en équilibre malgré des poids différents. L'article de la page suivante poursuit : « Comme il faut un programme pour entamer une campagne électorale et que le cri stupide 'À bas la calotte !' est un programme bien mince, ils en ont

---

62. *Le Sifflet*, 13 mars 1904 ; 1<sup>er</sup> août 1909 ; 19 novembre 1911 ; 28 juillet 1912. 't *Nieuws van Limburg*, 19 novembre 1911.

63. *Le Sifflet*, 4 avril 1909.

64. *Le Sifflet*, 4 juillet 1909.

65. Par exemple, *Le Patriote illustré*, 5 avril 1891, p. 12 : les libéraux sont des fauves de cirque qu'un coup de pied dans le fond de leur cage réveille et fait immédiatement crier « Vive le SU ».

choisi un autre : celui de l'égalité (...) — Et d'abord, ça est juste, est-ce pas ? — Comment donc, si c'est juste ! Le gamin de 21 ans, qui n'a encore jamais fait que le désespoir de sa famille, l'apache (le repris de justice est sevré du droit de vote, mais celui qui n'a pas encore été pincé est un honnête homme !), le fainéant dont la paresse seule a fait un 'sans travail', le vil ivrogne, le malthusien sans enfant, tous ces gens ont autant de titres à voter que l'homme établi, posé, ayant toujours eu une conduite régulière ; que l'honnête commerçant, industriel, artiste, fonctionnaire, avocat, que sait-on ? ; que le travailleur dont le labeur fait la prospérité de son pays en même temps que sa fortune propre ; que le père de famille ayant donné à l'État des citoyens pour les jours à venir... Égalité ! Un homme, une voix ! Pas de privilège ! Hou ! Hou ! À bas la calotte ! Et dire que c'est avec cela qu'ils comptent renverser le gouvernement catholique ! Essayez, mes agneaux ! »<sup>66</sup>. Ce texte témoigne d'une méfiance viscérale à l'égard de la jeunesse (l'enfant n'est-il pas un pervers polymorphe qu'il faut dresser ?), d'une incapacité à penser les problèmes sociaux (les chômeurs sont tous des paresseux) et d'une vision négative de l'individu qui doit prouver ses mérites par le travail et la famille (deux valeurs qui sauvent l'homme de sa condition mauvaise et le rendent honnête et responsable). Par ailleurs, le suffrage universel revendiqué par les socialistes n'est qu'une fausse promesse, un miroir aux alouettes : au lieu de mener à la prospérité, il ne mène qu'aux ruines, aux usines en feu, à la misère<sup>67</sup>.

En fait, le suffrage universel est surtout l'occasion de montrer les dissensions qui existent au sein du cartel. Il peut revêtir différentes formes : affreux bébé tendu par Marianne à Paul Hymans qui s'enfuit, cerceau tenu par Marianne dans lequel sautent des chiens libéraux, statue offerte à la vénération des libéraux<sup>68</sup> ou sac d'ordures que l'an nouveau emportera<sup>69</sup>. Bref, Marianne et le suffrage universel sont presque toujours associés, tandis que les libéraux le sont à l'instruction obligatoire. Leur union apparente se brise dès que l'on aborde ces thèmes. Marianne et Dame Doctrine se disputent pour savoir par quel plat elles vont

---

66. *Le Sifflet*, 6 février 1910, p. 2.

67. *Le Sifflet*, 30 juillet 1911.

68. *Le Sifflet*, 8 avril 1906 ; *Le Sifflet*, 15 avril 1906 ; *Le Sifflet*, 22 avril 1906.

69. *Le Sifflet*, 1<sup>er</sup> janvier 1911.



Tirée du Patriote illustré, 18 avril 1886, p. 8.

Fig. 5.— *Le Patriote illustré*, 18 avril 1886, p. 4

commencer<sup>70</sup>. Les libéraux refusent de manger le plat « SU » que leur amène l'aile radicale du parti incarnée par Janson<sup>71</sup>. Mais c'est Marianne qui domine. Elle entraîne les libéraux, contre leur gré, sur la pente du suffrage universel : tel est le prix du pouvoir !

## Les grèves

Forme de contestation politique et sociale, la grève dérange les catholiques au pouvoir non seulement parce qu'elle interpelle la politique gouvernementale, mais aussi — et peut-être surtout — parce qu'elle ébranle l'ordre public auquel ils sont tellement attachés.

Les grèves sanglantes de 1886, suscitées essentiellement par la misère ouvrière, seront un choc pour le monde politique. À partir de cet événement, certains catholiques vont lentement prendre conscience que le seul paternalisme ne suffit plus. Or, cette prise de conscience ne transparait nullement dans les caricatures. Seule la rareté des dessins consacrés à l'événement montre le malaise clérical : deux dans *Le Tirailleur*<sup>72</sup> et un seul dans *Le Patriote illustré* (fig. 5)<sup>73</sup>. En outre, ces trois dessins relèguent l'événement à l'arrière-plan sous la forme d'une verrerie en feu. Évidemment, aucun cadavre n'est représenté. En fait, ces caricatures se moquent des dissensions que l'événement suscite au sein du libéralisme, accusent Janson d'en être le responsable et font des grévistes une bande d'anarchistes. Éloge de l'Ordre donc et condamnation *a priori* des grévistes assimilés à des anarchistes. La caricature catholique continuera encore longtemps à alimenter cette image de la grève. Image assez simple et univoque : la grève est le fait de quelques meneurs qui manipulent les ouvriers et les mènent à la ruine.

Au début du 20<sup>e</sup> siècle, la principale revendication des grévistes est l'obtention du suffrage universel dont les ouvriers, selon *Le Sifflet*, n'ont que faire. Les meneurs sont inévitablement

---

70. *Le Sifflet*, 18 février 1906.

71 *Le Sifflet*, 4 novembre 1906.

72. *Le Tirailleur*, 11 et 18 avril 1886.

73. *Le Patriote illustré*, 18 avril 1886, p. 8.

socialistes. Ils sont généralement gros<sup>74</sup> (signe de leur richesse) et intéressés (c'est à eux que la grève profite). Ils sont aussi méprisants vis-à-vis des ouvriers que la grève rend plus misérables encore<sup>75</sup>, et lâches puisqu'ils les laissent tomber au moindre pépin<sup>76</sup>. Ainsi, les ouvriers en grève mènent un combat qui profite à une minorité avide de richesse et de pouvoir, mais pour lequel eux-mêmes ne récoltent que ruine et misère<sup>77</sup>. La première victime de la grève, c'est bien l'ouvrier. Victime innocente et maigre dont la naïveté est manipulée. Dans cet univers de manipulation, on trouve d'un côté ceux qui prêchent la grève et de l'autre ceux qui la font, d'un côté ceux qui se serrent la ceinture et de l'autre ceux pour qui on se la serre<sup>78</sup> : la grève est à la fois une injustice et une tromperie. Pour mettre cet univers en scène, les caricatures jouent sur les contrastes gros/maigre, riche/pauvre, manipulateur/manipulé. Ce jeu de contraste dramatise la scène, renforce la noirceur des meneurs et met en évidence le malheur de la victime. Or, la représentation de la victime, dans ces caricatures, tient plus de l'enfant que de l'adulte : l'ouvrier est « bon garçon » en général, mais pas très malin<sup>79</sup> ; il est de bonne volonté, mais a besoin d'être guidé. Le « bon ouvrier » d'ailleurs ne désire pas faire la grève. Soucieux de sa famille à nourrir et fidèle à sa nature sociale, il veut travailler. L'oisiveté ne sied pas à l'ouvrier. Elle le mène directement à l'alcoolisme : la Grève Générale se transforme en Grande Goutte<sup>80</sup> ! La grève apparaît alors comme une véritable injure à la liberté du travail : une minorité d'agitateurs impose sa loi à la majorité laborieuse.

**74.** *Le Sifflet*, 22 septembre 1907 (en haut, le gros Terwagne à un balcon, en bas une famille pauvre et maigre) ; 27 octobre 1912 (le gros Bertrand se serre la ceinture) ; 13 octobre 1912 (Destrée à Venise).

**75.** *Le Sifflet*, 18 août 1912 : un gréviste très maigre reçoit un portrait d'Anseele en ministre comme encouragement.

**76.** *Le Sifflet*, 5 mars 1905 (un agitateur s'enfuit à l'arrivée des forces de l'ordre) ; 14 juillet 1907 (Marianne donne un revolver à un gréviste et c'est lui qui va en prison).

**77.** *Le Sifflet*, 5 février 1911 : « la leçon d'une grève » montre une famille pauvre dans une mansarde.

**78.** *Le Sifflet*, 19 février 1905 ; 22 septembre 1907 ; 18 août 1912.

**79.** Le gréviste, quant à lui, est un imbécile complet, un âne : *Le Sifflet*, 27 juin 1909 ; 18 février 1912.

**80.** *Le Sifflet*, 20 avril 1913.

Ces stéréotypes sont inlassablement repris d'année en année. En 1913, les caricaturistes déclinent le thème sous toutes ses formes. Notons que la moitié des dessins traitant de la grève date de 1913, année de la Grande Grève. L'insatisfaction des courants radicaux et la stagnation électorale du parti socialiste avaient poussé la direction du POB à préparer de nouvelles actions extraparlémentaires<sup>81</sup>. La grève générale pour l'obtention du SU lancée en 1913, contrairement à celle de 1902, est bien préparée. Les ouvriers sont incités à faire des économies. Pour se moquer de cette organisation, le caricaturiste du *Sifflet*, Zo-ot, utilise le thème du mendiant et du mépris qu'il suscite. Marianne s'est transformée en mendicante, mais c'est à contrecœur et sans la regarder que Vandervelde lui jette quelques billets. Il n'y a pas à dire : « Les légumes de la sociale se fendent dans les grandes largeurs »<sup>82</sup>. La semaine suivante, le caricaturiste annonce déjà que la grève est morte : les socialistes dépités accompagnent le cercueil GG. Pourtant, la grève aura lieu en masse et de manière parfaitement pacifique et sereine. *Le Sifflet* en profite pour réaffirmer ses idées en la matière et montrer que les leaders socialistes sont dépassés par les événements : les grosses légumes de la sociale ne sont plus que des toupies aux mains de Marianne<sup>83</sup>. La direction du POB met fin à la grève dès les premiers signes de conciliation de la part du gouvernement. Pour les socialistes, ce n'est sans doute pas la victoire, mais c'en est la promesse. Pour le satirique clérical, par contre, cette grève est un nouvel échec de l'opposition dont les ouvriers sont une fois de plus les victimes. La morale à tirer est donc évidente : les gauches font de l'ouvrier un prisonnier, boulet aux pieds et yeux bandés ; tandis que les syndicats chrétiens font de lui un homme fier et libre<sup>84</sup>.

## La question militaire

La question militaire est un thème qui brille par son absence. Manifestement ce thème met les catholiques mal à l'aise. La

---

81. Dès le 9 février 1913, *Le Sifflet* édite une caricature où l'on voit Marianne, accompagnée de Dame Doctrine, tenant un polichinelle « Grève générale » ; ce qui laisse le chef de Cabinet, de Broqueville, tout à fait serein.

82. *Le Sifflet*, 9 mars 1913.

83. *Le Sifflet*, 13 avril 1913.

84. *Le Sifflet*, 11 mai 1913.

<b>A/ CARACTERES EXTERNES</b>	
1° Référence : <i>Le Sifflet</i> , 19 janvier 1913, p. 1.	
2° Tendance : catholique.	
3° Titre et Légende : A propos de militarisme. Entre deux maux, il faut choisir le moindre.	
4° Dessinateur non signé.	
<b>B/ CARACTERES INTERNES</b>	
5° Thème : Le renforcement de l'armée belge.	
6° Description : Deux scènes apparaissent. La première : Guillaume II à cheval regarde défilant ses troupes disciplinées, orgueilleuses, faisant le pas de l'oie. On ne voit les yeux ni de Guillaume ni de ses soldats. La deuxième scène, dans un médaillon en haut montre l'armée belge défilant devant le roi à cheval; la démarche des soldats est simple, pacifique.	
7° Explication des allusions : Les catholiques antimilitaristes votent le renforcement de l'armée belge et sa réorganisation, en 1913. Ils justifient leur changement d'attitude par la menace que constitue l'Allemagne hyper-armée et agressive.	

Fig. 6.— *Le Sifflet*, 19 janvier 1913

question militaire, en effet, ne risque-t-elle pas de semer la désunion dans le camp catholique ? Or, au début du 20<sup>e</sup> siècle, les catholiques, antimilitaristes depuis toujours, vont finalement se résigner à la politique militaire du Roi : ils votent le service obligatoire en 1909, le renforcement de l'armée en 1913, etc. La première caricature du *Sifflet* abordant le sujet ne date que du 13 décembre 1908. Elle est intitulée « Attentat manqué » et ne prend nullement position sur la question elle-même. En fait, le caricaturiste se contente de dénoncer les « odieuses » manœuvres du cartel contre le gouvernement, puis d'en affirmer l'échec. En haut, on voit Hymans, Lorand<sup>85</sup> et Vandervelde poser une bombe « question militaire » en face du bloc gouvernemental ; en bas, le chef de Cabinet, Schollaert, la prend et fait fuir les trois hommes. Ainsi, le cartel utilise cette question dans l'unique but de déstabiliser le gouvernement, mais en vain, évidemment. L'association des trois hommes est du type association de malfaiteurs et participe de l'univers du complot : ils agissent dans l'ombre et par intérêt (ici le goût du pouvoir, ailleurs celui de l'argent<sup>86</sup>). Mais dès que le complot est dévoilé, ils se révèlent lâches et couards. Bref, cette caricature détourne le sujet. Le malaise est encore plus grand, lorsque le gouvernement dépose le projet de loi sur le service obligatoire. La caricature publiée le 11 juillet 1909 fait preuve de la plus totale mauvaise foi : elle se moque de la surprise provoquée par ce projet dans le camp anticlérical et prétend que « le gouvernement a posé un lapin à la presse d'opposition ». La surprise ne devait pas être moindre chez bien des catholiques !

Les réformes, le renforcement de l'armée et les grandes manœuvres de 1913 suscitent encore trois caricatures, mais le ton a changé. Il ne s'agit plus d'attaquer l'adversaire politique, mais de justifier les délicates positions gouvernementales. La première date du 19 janvier 1913 (fig. 6). Son titre résume le problème : « À propos de militarisme. Entre deux maux, il faut choisir le moindre ». À l'avant-plan, l'orgueilleuse, menaçante et inhumaine armée allemande défile devant Guillaume II. En haut, dans un

---

**85.** Georges Lorand (1860-1918), homme politique libéral progressiste. Docteur en droit. Rédacteur en chef du journal *La Réforme* depuis 1884, il fut représentant de Neufchâteau-Virton de 1900 à 1918. Il figura parmi les adversaires les plus déterminés du régime léopoldien au Congo.

**86.** *Le Sifflet*, 14 novembre 1909 : au café un homme prône la guerre : il est vendeur de jambes de bois ! Notons qu'en plus de l'avidité, on trouve l'idée qu'un renforcement de l'armée signifie que l'on veut la guerre.

médaille, la pacifique armée belge défile devant le roi Albert. L'armée belge apparaît humaine et presque civile dans sa démarche, on voit les visages des soldats, le roi est calme et élégant, le dessin est réaliste et prend peu de place. Antithèse parfaite de la scène allemande où les soldats sont des robots sans visage, où l'armée paraît imbue de sa force, prête à en découdre avec n'importe qui et occupe déjà tout l'espace graphique (comme si elle avait déjà envahi le territoire belge). Le dessin exagère les gestes et simplifie les traits. Le message est simple : la nécessité d'une armée belge découle de la menace que constitue l'Allemagne militarisée (non la France !). Les deux autres caricatures s'attachent à montrer que la nouvelle armée belge suscite le respect, voire la crainte<sup>87</sup> de ses voisins français et allemands<sup>88</sup> : le minable petit chien dont ils se moquaient, est devenu un gros chien de garde efficace<sup>89</sup>. Enfin, un dessin publié le 9 août 1914 montre la fière petite armée acclamée par une foule de femmes et d'enfants : « Saluez enfants, c'est la Patrie qui défile » ! Dès l'entrée en guerre, les catholiques identifient l'armée à la Patrie, comme tout le monde d'ailleurs.

### **La politique internationale (Congo, France, crises)**

Alors que *Le Tirailleur* se désintéresse totalement du monde extérieur, *Le Sifflet* y consacre 13 % de ses caricatures, dont 5 % au Congo, 4 % à la France et 4 % au reste. Autrement dit, la politique internationale, pour présente qu'elle soit, n'est pas non plus le souci majeur du *Sifflet*.

Les caricatures concernant le Congo sont très marquées par les événements qui se bousculent entre 1904 et 1914. Toutefois, une constante traverse toutes ces caricatures : les attaques contre le Congo quelles qu'elles soient et d'où qu'elles viennent, sont toujours perçues comme des attaques contre la Belgique catholique. Et cela nonobstant le fait qu'avant 1908 le Congo n'est pas une colonie belge, mais la propriété personnelle de Léopold II. En 1904 et 1905, l'affaire des « atrocités congolaises » dénoncée

---

87. *Le Sifflet*, 29 mars 1914.

88. *Le Sifflet*, 14 septembre 1913.

89. Remarquons qu'à plusieurs reprises, on trouve cette idée d'une Belgique méprisée par les grandes puissances, mais qui se révèle respectable.

par les Britanniques<sup>90</sup> fait rage. Il s'agit, pour *Le Sifflet*, de stigmatiser la Grande-Bretagne et de dénoncer cette « odieuse et mensongère » campagne contre... la Belgique<sup>91</sup> ! Pour ce faire, les caricatures nous présentent une Grande-Bretagne qui a elle-même du sang — Boer — sur les mains<sup>92</sup>. En outre, figée dans une attitude purement anti-belge, elle refuse de voir les atrocités bien pires qui se passent ailleurs, notamment au Congo français<sup>93</sup>. À partir de 1905, les caricatures utilisent la question congolaise pour dénigrer les socialistes belges dont l'anticolonialisme est, ici, synonyme d'antipatriotisme. On voit les socialistes s'associer à la Grande-Bretagne dans ce domaine, ce qui est en soi déjà une trahison. Cette association peut prendre différentes formes. On trouve, bien sûr, l'association de malfaiteurs : cachés derrière un gros livre « des mensonges », ils sont armés et prêts à tuer la Belgique coloniale (fig. 7)<sup>94</sup>. On trouve également le motif de la séduction : Vandervelde courtise Mme Albion, une femme couverte de bijoux à têtes de morts<sup>95</sup>. On trouve enfin le motif de la manipulation qui fonctionne dans les deux sens. Ainsi, par exemple, le 28 juin 1908, Destrée<sup>96</sup> et Neujean<sup>97</sup> poussent John

**90.** Le système léopoldien d'exploitation du Congo était en infraction avec l'Acte de Berlin, statut de l'Etat Indépendant du Congo. Il fut dénoncé par la *Congo Reform Association* animée par les Britanniques Morel et Casement : on parla de « caoutchouc rouge » et de « mains coupées ». En 1904, une commission impartiale lave Léopold II de ces accusations, mais retient une série incontestable d'abus. Voir à ce sujet : D. VANGROENWEGHE & J.L. VELLUT, *Le rapport Casement*, Louvain-la-Neuve, 1985.

**91.** *Le Sifflet*, 2 décembre 1906 : John Bull qui voulait chasser la Belgique du Congo, s'enfuit lorsqu'il se rend compte que cette Belgique a une tête de lion rugissant (reprise le 16 août 1914 avec Guillaume II).

**92.** *Le Sifflet*, 26 juin 1904.

**93.** *Le Sifflet*, 26 février 1905.

**94.** *Le Sifflet*, 1<sup>er</sup> octobre 1905.

**95.** *Le Sifflet*, 3 août 1906.

**96.** Jules Destrée (1863-1936), homme politique socialiste et écrivain. Docteur en droit. Ses qualités humaines et la grande pitié qu'il éprouvait devant la misère populaire en firent un avocat, un conteur engagé et un tribun écouté. Député socialiste de Charleroi jusqu'à sa mort, ministre des Sciences et des Arts après la Grande Guerre, il fut à ce titre le fondateur de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique. Au début de la guerre, il entreprit une campagne patriotique en Italie et fut nommé en 1917

## LA PRESSE SOCIALISTE BELGE ET LES CONGOPHOBES ANGLAIS

Les journaux ont publié ces jours derniers des documents prouvant que l'Angleterre était en relations avec les individus condamnés pour calomnieux ou mal-intentionnés qui menaient la campagne britannique contre l'indépendance du Congo et les belges qui ont à son service.



Fig. 7.— *Le Sifflet*, 1<sup>er</sup> octobre 1905

ministre plénipotentiaire auprès du gouvernement révolutionnaire russe. Il lança notamment l'idée du repos hebdomadaire et celle des universités populaires. Sa *Lettre au Roi* de 1912 sur la séparation administrative de la Flandre et de la Wallonie eut un énorme retentissement. Son action entraîna la réunion de l'Assemblée wallonne de 1912 et le choix du coq comme emblème.

97. Léonard-Xavier Neujean (1840-1914), homme politique libéral, docteur en droit. Représentant de Liège de 1878 à 1894 et de 1900 à 1912, il fut ministre d'Etat en 1912.

Bull à tuer l'allégorie féminine de la Belgique ; mais trois semaines plus tard, le 19 juillet 1908, le même Destrée et Lemonnier<sup>98</sup> cirent les bottes de John Bull ! En 1907, les prises de position du leader socialiste, Emile Vandervelde, en faveur de l'annexion du Congo donne au satirique clérical l'occasion de mettre en scène le thème un peu facile des dissensions internes et de la scène de ménage : Vandervelde donne le biberon à un éléphanteau et Marianne ne décolère pas<sup>99</sup>. Lors de l'annexion, en 1908, on retrouve ce même thème : Vandervelde danse de joie avec des noirs ce qui fait râler Marianne<sup>100</sup>. Une fois l'annexion du Congo réalisée, les caricatures continuent de dénoncer la volonté d'ingérence des Britanniques dans les affaires coloniales belges<sup>101</sup> ; et accusent la Grande-Bretagne de faire le jeu des anticléricaux, c'est-à-dire d'empêcher toute œuvre de civilisation<sup>102</sup>. Mais une dernière caricature, datée du 8 juin 1913, montre la réconciliation entre les deux pays, au grand dam des socialistes. L'ensemble de ces dessins reflètent l'inquiétude et la méfiance des catholiques à l'égard de la Grande-Bretagne et du socialisme perçu comme antipatriotique. Mais ces dessins véhiculent aussi l'idée que la véritable civilisation est chrétienne (la prospérité du Congo est souvent figurée par un missionnaire entouré de petits noirs à genoux<sup>103</sup>) et que le nègre doit être civilisé par la religion (sans quoi il restera cannibale<sup>104</sup>). L'image du noir, d'ailleurs, est assez proche de celle de l'ouvrier : naïfs et manipulables, tous deux ont besoin d'être guidés et protégés des mauvaises influences.

La France est le pays étranger le plus fréquemment représenté dans *Le Sifflet*. Dans la mesure où ce satirique se veut un

---

98. Maurice Lemonnier (1860-1930), homme politique libéral, docteur en droit et ingénieur des mines. Représentant de Bruxelles de 1892 à 1894 et de 1902 à 1930, c'est sur le plan communal que se situa de 1914 à 1917 l'aspect essentiel de son activité : assumant avec le même courage qu'A. Max la charge de bourgmestre, il tint tête à l'occupant et finit lui-même par être déporté en Allemagne.

99. *Le Sifflet*, 7 juin 1907.

100. *Le Sifflet*, 18 octobre 1908.

101. *Le Sifflet*, 19 juillet 1908 ; 6 septembre 1909 ; 17 octobre 1909.

102. *Le Sifflet*, 17 décembre 1911.

103. Par exemple, *Le Sifflet*, 1er octobre 1905 ; 12 février 1911.

104. Par exemple, *Le Sifflet*, 19 novembre 1905 ; 3 janvier 1909 ; 17 avril 1910.

organe de propagande de la cause catholique et une arme contre le socialisme, parler de la France n'est pas une perte de temps. En effet, la France est le pays anticlérical par excellence. Comme le socialisme belge, Marianne et les politiciens français sont injustes, hypocrites et malhonnêtes. Ils « bouffent du curé » à tous les repas<sup>105</sup>, prônent la révolution et sèment la misère<sup>106</sup>. Mais dès qu'ils sont au pouvoir, ils s'enrichissent personnellement<sup>107</sup> et cultivent les privilèges<sup>108</sup>, tirent sur les ouvriers en grève et se révèlent les pires dictateurs. Ainsi, par exemple, une caricature du 9 août 1908, à propos des émeutes à Paris, met en scène Clémenceau détruisant des croix, puis tirant sur les ouvriers. Une autre caricature publiée le 23 octobre 1910 (fig. 8, p.46) montre Briand, hier, excitant les ouvriers pour qu'ils fassent grève et, aujourd'hui, les enchaînant pour qu'ils travaillent. Bref, la France est une préfiguration de ce que la Belgique subirait sous un gouvernement socialiste, le symbole même du Mal au pouvoir !

Les caricatures abordant les problèmes internationaux sont très diverses et ponctuelles. De 1906 à 1908, c'est la crise marocaine qui domine. Cette crise est présentée comme une querelle de gosses ou de guignols : la France, l'Espagne et la Grande-Bretagne se disputent des jouets sous le regard de l'Allemagne<sup>109</sup> ; des marionnettes qui se tapent dessus sortent d'un œuf de Pâques<sup>110</sup>, etc. De 1908 à 1914, la crise balkanique prend le relais. Elle est plus inquiétante. Les caricatures ne font pas appel à l'univers de l'enfance : les états balkaniques, sous les traits de plusieurs Turcs, fument autour d'un baril de poudre<sup>111</sup> ; sous les yeux des puissances européennes, des Turcs s'entretuent sauvagement<sup>112</sup> ; les chefs de guerre ont semé la misère noire<sup>113</sup>. Autrement dit, l'inquiétude traverse ces dessins malgré l'humour.

---

**105.** *Le Sifflet*, 17 avril 1904 ; 29 avril 1906 ; 16 décembre 1906 ; 20 mars 1910.

**106.** *Le Sifflet*, 29 avril 1906 ; 17 mars 1907 ; 4 juillet 1909.

**107.** *Le Sifflet*, 22 octobre 1905 ; 29 octobre 1905 ; 4 janvier 1914.

**108.** *Le Sifflet*, 5 avril 1914.

**109.** *Le Sifflet*, 13 janvier 1907 : « La petite guerre au Maroc ».

**110.** *Le Sifflet*, 31 mars 1907.

**111.** *Le Sifflet*, 22 novembre 1908.

**112.** *Le Sifflet*, 25 avril 1909.

**113.** *Le Sifflet*, 16 novembre 1913.

## L'image de soi

La caricature catholique, on le voit, ne traite pratiquement que de l'autre, ne parle que du mal, ne montre que le méchant à l'œuvre et cela contrairement à son homologue anticlérical qui met en scène ses idéaux et ses valeurs sous forme d'allégories féminines : Victoire, Liberté, Progrès, Instruction obligatoire et Suffrage universel. Du côté clérical, rien de semblable, si ce n'est un vague soleil levant ou l'inversion de la pieuvre cléricale largement utilisée par les gauches<sup>114</sup>. Seul *Le Sifflet* consacre 5 % de ses caricatures à la mise en scène de soi<sup>115</sup>. L'image véhiculée par ces quelques dessins, c'est essentiellement l'autorité à travers le thème du châtiment et la stabilité liée aux thèmes de l'ordre et de l'unité. Les ministres catholiques, en effet, n'hésitent pas à châtier leurs adversaires par la fessée<sup>116</sup>, le coup de balai<sup>117</sup> ou la douche froide<sup>118</sup>. Ils sont les sauveurs de la Nation et du Bien commun. Alors que les adversaires ne représentent qu'eux-mêmes, le parti catholique incarne la Belgique<sup>119</sup>. Les tourments et déboires de l'opposition contrastent avec la sérénité et la sagesse du gouvernement. En fait, le catholicisme, univers du Bien, est l'exact opposé du Mal libéral et socialiste : à l'inconsistance de leurs adversaires, ces dessins opposent la solidité, la puissance et l'éternité du granit<sup>120</sup> et à leurs querelles internes, l'unité et la discipline des catholiques<sup>121</sup>. À partir de 1911, en vue des

---

114. *Le Sifflet*, 27 octobre 1907, p. 1 : une pieuvre débonnaire et inoffensive, en haut, fait fuir de terreur Marianne et Dame Doctrine, en bas.

115. Pour les autres organes de presse, cela ne dépasse pas les 3 %. Par exemple, *Le Tirailleur*, 29 janvier ; 4 mars ; 21 octobre 1888.

116. *Le Sifflet*, 16 octobre 1906, p. 1.

117. *Le Sifflet*, 4 octobre 1908, p. 1.

118. *Le Sifflet*, 3 août 1913, p. 1.

119. Par exemple, *Le Sifflet*, 23 juillet 1905, p. 1 : la Belgique couronnée porte un drapeau « Roi, Religion, Liberté » et décline les progrès réalisés par le gouvernement catholique. Même idée dans *Le Sifflet*, 31 août 1913, p. 1.

120. *Le Sifflet*, 16 juillet 1911, p. 1.

121. *Le Sifflet*, 3 octobre 1909, à propos de la manifestation de Malines. La foule de manifestants paisibles, puissants par le nombre et unis par la discipline, fait fuir Marianne et Dame Doctrine.

# Hier et Aujourd'hui !

M. Brandt fait appel à notre bon sens en guise, à la trépassé et au grand, pour éviter les dangers de la guerre, et pour éviter les dangers de la guerre, et pour éviter les dangers de la guerre.



Fig. 8.— *Le Sifflet*, 23 octobre 1910 (Zo-ot) : « Hier et aujourd'hui »

# LE BON PILOTE

Hommage de S.P.C. au nouveau chef de cabinet, M. Frans Schollaer

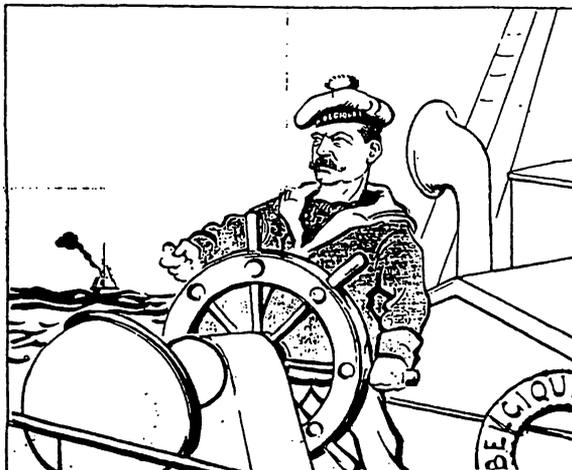


Fig. 9.— *Le Sifflet*, 19 janvier 1908

élections nationales de 1912, on trouve des caricatures où l'opposition didactique entre le Bien et le Mal devient une comparaison explicite entre deux morales et leurs effets perspectifs<sup>122</sup>.

L'ensemble de ces dessins, à une exception près<sup>123</sup>, insistent sur la force, la solidité, l'invincibilité des catholiques au pouvoir. Ainsi, entre autres exemples, cette caricature du 19 janvier 1908 (fig. 9), intitulée « Le bon pilote » est exemplaire dans ses structures. Le chef de Cabinet, Schollaert, est à la barre d'un puissant navire (métaphore à la fois du gouvernement et de la nation). Il est debout et serein. Ses traits ne sont pas déformés. Il ne craint aucun danger et semble savoir où il va. La structure horizontale du dessin donne une impression de stabilité, voire d'immobilité. Sur cette ligne immuable, le bateau vogue de la droite vers la gauche, soit en sens inverse de la lecture. On retrouve la même structure, la même impression de sérénité et de solidité, dans une caricature publiée le 23 janvier 1910, où le capitaine du navire, toujours Schollaert, n'est même pas troublé par les sous-marins de l'opposition qui menacent et, d'ailleurs, se brisent : le chef du Cabinet continue imperturbablement à conduire la Belgique de la droite vers la gauche. L'avenir des catholiques, donc de la Belgique, serait-il dans le passé ? En effet, la plupart des dessins où ils se représentent eux-mêmes suivent cette structure ; alors que les caricatures anticléricales utilisent plus volontiers les obliques qui donnent le mouvement et la dynamique allant de la gauche vers la droite pour signifier le progrès et l'avenir. Cela dit, les auto-caricatures cléricales ne sont pas très drôles, peut-être parce qu'elles sont dépourvues d'autodérision. Lorsque *Le Sifflet* représente les catholiques, son but est la glorification et l'hommage. Pour ce faire, d'ailleurs, il recourt plus volontiers à la photographie officielle : hommage aux nouveaux chefs de Cabinet,

---

122. Voir à ce sujet : *Le Sifflet*, 12 novembre 1911 ; 26 mai 1912 ; 29 septembre 1912 ; 11 mai 1913.

123. *Le Sifflet*, 15 octobre 1905, p. 1, intitulé « Bon conseil », est un cri d'alarme appelant les électeurs à soutenir le parti catholique en danger. On y voit une barque fragile avec deux enfants métaphores du gouvernement et de la droite. Cette barque est attaquée par deux requins, la franc-maçonnerie et le socialisme.

Schollaert et de Broqueville ; hommage aux morts, de Trooz<sup>124</sup> et Léopold II ; hommage aux nouveaux souverains, Albert et Elisabeth ; hommage aux fédérations provinciales des jeunes catholiques... La photographie apparaît comme l'opposé de la caricature : autant cette dernière joue sur les déformations, autant la photo est amoureuse du réel. Elle se donne comme si elle sortait des choses, c'est-à-dire comme purement vraie ; alors qu'elle reflète comme un miroir un point de vue sur le monde, les valeurs d'une société, ses mythes. Ces photographies d'hommage, d'ailleurs, sont toujours les mêmes : les personnages, de face ou de trois-quarts, la poitrine barrée de décorations, sont imposants dans leurs habits d'apparat. Ils suscitent le respect et la confiance dans l'autorité.

## LES PERSONNAGES

L'univers caricatural est peuplé de personnages fantasques, comiques, inquiétants. Ces personnages sont la cible des coups de crayons, l'élément central du dessin. Les décors, s'il y en a, ne sont qu'au service de ceux-ci, de leur ridiculisation ou de leur diabolisation. La caricature, en effet, attaque des personnes ou des collectivités réelles. Le caricaturiste, s'il déforme ses personnages, se doit aussi d'être ressemblant. Le trait caricatural individualise<sup>125</sup> en même temps qu'il déguise<sup>126</sup>. Du coup les personnages, dans la caricature, assument une double identité : historique<sup>127</sup> et narrative<sup>128</sup>.

Chaque satirique — et selon les époques — a ses têtes de Turcs favorites. Ainsi, l'univers du *Tirailleur* et celui du *Patriote illustré* sont dominés par deux personnages : Frère-Orban, personnage autoritaire qui se prend volontiers pour Louis XIV, et

---

**124.** Jules de Trooz (1837-1907), homme politique catholique. Il représenta Louvain à partir de 1883 et fut ministre de l'Intérieur de 1899 à 1907. Il réprima les troubles sociaux de 1902 et négocia la reprise du Congo.

**125.** C'est même là une des grandes différences entre la caricature et le grotesque.

**126.** Le déguisement, dans la caricature, dévoile la nature cachée du personnage. Le paraître devient ici l'être.

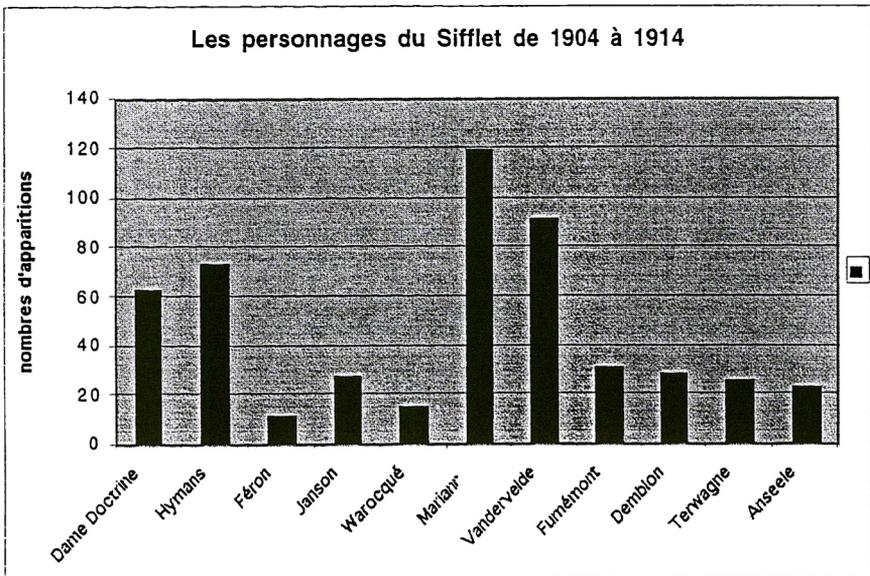
**127.** Tel homme politique, tel parti politique, tel pays, etc.

**128.** Clowns, marionnettes, chasseurs, voleurs, etc.

Janson, une brute révolutionnaire et destructrice. Quelques années plus tard, dans *Le Petit Belge*, Janson et Féron ne sont plus que des personnages écrasés et manipulés par Vandervelde et Anseele, les nouveaux dictateurs. Enfin, dans *Le Sifflet*, Janson s'efface devant Hymans, un imbécile prétentieux...

Les personnages qui hantent *Le Sifflet* sont Marianne et Dame Doctrine, Paul Hymans et Emile Vandervelde. Aux côtés de ces quatre « héros », on trouve toute une série de personnalités politiques bien typées telles que Demblon-le-Pithécantrope, Furnémont-l'alcoolique ou Anseele-l'esclavagiste.

Tableau II.— Les personnages du *Sifflet* de 1904 à 1914



Le tableau II montre clairement que l'ennemi n°1 du *Sifflet*, c'est le socialisme : Marianne apparaît deux fois plus que Dame Doctrine, Vandervelde une fois et demi plus que son homologue libéral et les personnages socialistes sont beaucoup plus nombreux que les libéraux.

## Les personnages symboliques

Les caricatures catholiques sont apparues pour répondre à la propagande anticléricale de la presse d'opposition. L'ennemi à abattre ou à dénoncer n'est qu'une femme ratée ou dénaturée, vieille fille aigrie, concierge malveillante ou pétroleuse poilue. Le premier personnage qui apparaît, en 1885-1886, dans les toutes premières caricatures publiées par *Le Patriote illustré*, c'est Mme Pipelet. Concierge dont le balai est l'attribut, elle est maigre, laide, malveillante, hypocrite et criarde. Elle représente le grand quotidien libéral doctrinaire *L'Etoile belge*. Mme Pipelet est un personnage actif et influent dans le monde désuni de la presse libérale. C'est elle qui tire l'oreille des journaux progressistes représentés en pétroleurs irresponsables (preuve en est le décor où l'on voit les usines et verreries belges en feu), mais — nous prévient le titre du dessin — « ils s'embrasseront demain ! »<sup>129</sup>. C'est elle aussi qui appelle, en hurlant, l'ensemble de la presse libérale à faire campagne contre Vander Smissen, pour une affaire de mœurs<sup>130</sup>. Le monde libéral est un monde de chiens, de vipères et de crapauds obéissant à une femme excessive et mauvaise, excessivement mauvaise. Monde rampant, animal et servile qui occupe la moitié inférieure de l'image et que domine de façon centrale, en haut des marches du palais de Justice, Mme Pipelet brandissant sans retenue ni dignité son balai d'un côté et un drapeau injurieux de l'autre. Seuls les deux personnages à gauche — un avocat et un bourgeois — paraissent solides et dignes : ils sont l'Ordre et l'Autorité que ces mascarades n'ébranlent pas<sup>131</sup>.

Par la suite, vers 1887-1888, Mme Pipelet s'efface devant Dame Doctrine. Physiquement elles se ressemblent, mais Dame Doctrine est d'un rang social plus élevé. Son rôle est toujours passif : elle se laisse courtiser par plusieurs hommes politiques

---

129. *Le Patriote illustré*, 18 avril 1886, p. 8.

130. Il s'agit d'un fait divers : le député catholique bruxellois G. Vander Smissen est accusé d'avoir assassiné sa femme. La presse anticléricale va se déchaîner contre lui. Par exemple, *Le Gourdin*, satirique libéral progressiste de Bruxelles, publie une caricature le 18 avril 1886 où l'on voit Vander Smissen en lièvre fuyant devant un homme, puis en gros chien mordant à la gorge une (sa) femme.

131. *Le Patriote illustré*, 17 octobre 1886.

libéraux<sup>132</sup>. À la même époque apparaît le thème des dissensions qui secouent le parti libéral. Quoi de commun, en effet, entre la Ligue libérale, exacte réplique de la très snob et très sèche Dame Doctrine, et l'Association libérale qui préfigure la Marianne socialiste. Cette dernière est une femme épaisse et vulgaire, toujours prête à la bagarre et aux injures, d'une pauvreté répugnante<sup>133</sup>. Ces deux femmes diamétralement opposées sont, dans *Le Tirailleur* du 19 février 1888 (fig. 10), chacune au bras de leur chef de file respectif Bergé et Féron. Image du couple : le chef d'un parti est l'époux dont la collectivité — féminine — a besoin, à moins qu'une femme n'est femme que dans un couple dont le mari doit être le chef sous peine de ridicule. L'incompatibilité de ces deux couples est manifeste : les vêtements témoignent de classes sociales différentes, les gestes aussi. La bourgeoisie libérale a l'air pincé et maniéré, tandis que la prolétaire manque de manières et de savoir-vivre ; elle provoque, injurie, cherche le conflit (au loin la police est là pour intervenir). Le libéralisme paraît donc irrémédiablement divisé entre deux tendances aussi peu avenantes l'une que l'autre. L'image du couple mal assorti ou contre nature va se développer jusqu'à la fin de la période étudiée. Mais le personnage féminin central, à partir de 1890, est moins le libéralisme dont la force politique décline, que le socialisme, force montante qui réellement met en péril l'hégémonie catholique. Dès lors Marianne fait son entrée dans l'imaginaire catholique.

Marianne, aux yeux des catholiques, c'est le mal absolu. Dès ses premières apparitions dans l'univers caricatural clérical, Marianne est laide, vulgaire, mal habillée — si ce n'est en haillons — et masculine : femme dénaturée de basse extraction, sa pauvreté est sale, presque « puante », en tout cas suspecte. C'est une pauvreté qui rend méchant et furieux. Elle porte le bonnet phrygien et tient le plus souvent à la main un arrosoir rempli de pétrole. Ainsi, Révolution et République ne font qu'un : ils sont les deux versants d'un même mal. Et l'on sait combien la Révolution de 1789 et surtout 1793 a mauvaise presse dans l'imaginaire catholique<sup>134</sup> ! L'évolution de Marianne, de ses formes et de ses rôles, témoigne de

---

132. *Le Patriote illustré*, 24 juin et 1er juillet 1888 : elle se laisse courtiser par le leader doctrinaire Frère-Orban et par le libéral Bara.

133. Cfr *Le Tirailleur*, 19 février 1888 et *Le Patriote illustré*, 20 février 1887.

134. Cfr E. POULAT, *Eglise contre bourgeoisie*, Paris/Tournai, Casterman, 1976.

Fig. 10.— *Le Tirailleur*, 19 février 1888

la perception de plus en plus inquiète que les cléricaux ont du socialisme et de sa force politique. Au départ, elle est maigre et tient le second rôle : elle s'associe à Janson leader des progressistes<sup>135</sup> ou se laisse courtiser par lui<sup>136</sup> pour obtenir un pouvoir qu'elle n'est pas capable de conquérir seule. Ainsi, dans la caricature du 29 juin 1892 publiée par *Le Patriote illustré* (fig. 11), en pleine période électorale, c'est bien Janson déguisé en arlequin et l'air menaçant qui se trouve au centre, avec à sa droite le leader doctrinaire Frère-Orban au regard fourbe et à sa gauche le socialisme en folle furieuse révolutionnaire prête à tuer, détruire, brûler... Alliance hypocrite pour le temps des élections autour du seul thème « À bas la calotte ! ». Alliance sombre et inquiétante aussi : derrière eux montent les flammes et les fumées noires d'un incendie. Tout est noir dans cette alliance d'où ne peut sortir que désordre et misère, haine et mort... Ce dessin joue sur la peur et les amalgames : la guerre au clergé est associé à l'augmentation des impôts, le suffrage universel à la guillotine, la révolution sociale, à la mort — réelle — des capitalistes et des prêtres... À partir de 1895, Marianne devient plus active. Toujours aussi maigre, elle cache à la justice les socialistes coupables de délits de presse<sup>137</sup>, manipule les libéraux, leur dicte la conduite à suivre. C'est aussi le cas dans la caricature publiée par *Le Petit Belge*, le 16 février 1896 : Marianne tire par le bout du nez un Emile Féron qui a troqué sa supériorité romaine (le socialisme n'était qu'un nain) contre un habit prolétaire. Féron s'est renié lui-même, attiré par des promesses de mandats proposés par les socialistes<sup>138</sup> : ses intérêts le mènent aveuglément. Bref, le socialisme se met à dominer le libéralisme.

Si bien qu'au début du 20<sup>e</sup> siècle, dans *Le Sifflet*, Marianne a grossi. Elle délaisse également son arrosoir. Cela correspond bien à l'évolution du socialisme belge, plus réformiste que révolutionnaire, et de plus en plus puissant. Marianne désormais fréquente les cafés populaires — symbole de la Maison du Peuple —, puis en devient la tenancière. Elle manipule et excite les ouvriers, pour les laisser tomber au moindre pépin. Elle ne cache pas son mécontentement face à l'incohérence de son propre leader, Emile Vandervelde, qui change de position en faveur de la reprise du Congo par la Belgique : elle apparaît comme une épouse dominatrice et irascible,

---

135. *Le Patriote illustré*, 18 novembre 1890 ; 29 juin 1892.

136. *Le Patriote illustré*, 12 juillet 1891.

137. *Le Petit Belge*, 18 septembre 1895.

138. faites par le socialiste gantois Edouard Anseele.



Fig. 11.— *Le Patriote illustré*, 29 juin 1892



Fig. 12.— *Le Sifflet*, 13 octobre 1907 (Zo-ot) : « Ce qui arrivera du libéralisme grâce au cartel »

mais impuissante face aux décisions de son homme<sup>139</sup>. Personnage actif dont le but est de prendre le pouvoir, elle n'hésite pas à s'associer à Dame Doctrine qui refait surface. À l'heure du cartel libéral-socialiste, le thème de l'alliance contre nature est largement réutilisé. Mais cette fois, Marianne a pris du poids. Au niveau graphique, elle occupe autant d'espace que Dame Doctrine, sinon plus. Au niveau narratif, leurs rôles s'équilibrent. Ainsi, par exemple, cette caricature du *Sifflet*, publiée le 21 avril 1907 : toutes deux à l'avant-plan dansent pour charmer Léopold II, symbole de la Belgique et détenteur du pouvoir. Mais elles ont beau danser, leur laideur ridicule n'en disparaît pas pour autant. Or, en matière de charmes féminins comme chacun sait, Léopold II est un connaisseur : on ne la lui fait pas ! Ailleurs c'est encore de concert que les deux laiderons tentent de gonfler le ballon Janson à l'approche des élections. Mais en vain : le verdict des urnes dégonflera cette baudruche<sup>140</sup>. C'est enfin, toujours de concert, qu'elles sont jetées hors de l'hôtel de ville d'un coup de pied, celui du corps électoral<sup>141</sup>, etc. Association dans les actes et identité de sort, l'égalité des deux femmes, dans ce cartel inutile, est pourtant fragile : les libéraux y perdent leur âme, ils sont entraînés vers la violence révolutionnaire et les positions antipatriotiques des socialistes (des maisons brûlent souvent à l'arrière-plan de leurs poignées de mains)<sup>142</sup>. Ils seront bientôt ingurgités par ce socialisme boulimique et insatiable, littéralement dévorés par une Marianne devenue ogresse (fig. 12)<sup>143</sup>...

Si Marianne domine de plus en plus le cartel jusqu'à assimiler les libéraux, les socialistes sont eux-mêmes dominés par Dame Loge. Au début du 20<sup>e</sup> siècle, en effet, Dame Loge est de retour : concierge laide et malveillante avec balai et fichu, elle est plus débonnaire et grotesque qu'au 19<sup>e</sup> siècle. Notons que Dame Loge n'est jamais représentée en même temps que Marianne ou Dame Doctrine. Vendeuse de masques sans client<sup>144</sup> ou joueuse de

---

139. *Le Sifflet*, 7 juillet 1907.

140. *Le Sifflet*, 12 mai 1907.

141. *Le Sifflet*, 20 octobre 1907.

142. *Le Sifflet*, 29 sept. 1907. Mais déjà avant dans *Le Patriote illustré*, 18 avril 1886 ; 29 juin 1892 ; etc.

143. *Le Sifflet*, 13 octobre 1907.

144. *Le Sifflet*, 17 février 1907.

marionnettes ressemblant à une chauve-souris comique<sup>145</sup>, elle est la femme qui tire les ficelles du pouvoir, dicte dans l'ombre le comportement des hommes politiques libéraux et socialistes, domine dans les coulisses le théâtre politique. Bref, Dame Loge, c'est la grande manipulatrice des ridicules politiciens libéraux et socialistes, c'est l'âme d'un complot infantile et peu sérieux, c'est une gardienne de secrets de Polichinelle !

### Les chefs de file

Les chefs de file de l'opposition peuvent représenter soit leur propre personne, soit leur Parti (dont ils sont alors la métonymie), soit les deux en même temps. Ils apparaissent dès lors comme des personnages particulièrement polysémiques. Leur caractère est marqué par cette particularité : ils ont des traits liés à leur personnalité propre et d'autres liés à celle de leur parti ou de leur groupe politique. Ainsi, même si les chefs de file évoluent dans le temps, les libéraux conservateurs seront toujours snob et les libéraux progressistes inévitablement vulgaires comme les socialistes.

Jusqu'à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, le parti libéral est dominé par la figure de Frère-Orban. Personnage méprisant et autoritaire, il apparaît comme le chef incontesté du libéralisme tout entier. En effet, pour se moquer des querelles entre la Ligue et l'Association libérales, *Le Tirailleur* oppose le sévère Bergé au pouilleux Féron ou au vulgaire Janson. Frère-Orban est toujours absent de ce genre de dessins. Rarement seul, il entraîne ses amis libéraux dans mille et un complots contre le gouvernement catholique<sup>146</sup> et partage les déboires électoraux de son parti<sup>147</sup>. Mais, dans ce groupe, il reste l'âme du complot, le chef de mousquetaires serviles<sup>148</sup>, le grand marionnettiste du théâtre libéral<sup>149</sup>. Dans *Le Patriote illustré*, il se

---

145. *Le Sifflet*, 5 février 1905. Notons l'évolution de la place des différents politiciens : Janson n'est plus au centre, mais à la droite d'Emile Vandervelde leader du POB ; à la gauche de ce dernier, on reconnaît le libéral Paul Hymans.

146. Par exemple, *Le Tirailleur*, 8 janvier et 18 novembre 1888.

147. Par exemple, *Le Tirailleur*, 17 et 24 juin 1888.

148. *Le Tirailleur*, 1<sup>er</sup> avril 1888.

149. *Le Tirailleur*, 10 juin 1888.

prend pour Louis XIV qui affirme : « L'État c'est moi »<sup>150</sup>. Mais, si son goût du pouvoir absolu n'a pas diminué, l'orgueilleux doctrinaire est désormais sous la coupe de Janson qui passe au premier plan. Il en va ainsi, par exemple, dans la caricature publiée le 7 mars 1886 (fig. 13) où Frère-Orban n'est plus qu'un bœuf qui tire la charrette « libéralisme » sous la menace de Janson.

Janson, habillé en haillons et portant le bonnet phrygien reste, comme dans *Le Tirailleur*, une brute révolutionnaire qui pose des bombes, sème la misère et détruit toute prospérité<sup>151</sup>. Mais, dans *Le Patriote illustré*, le goût du pouvoir lui est monté à la tête : il se rêve empereur, alors qu'il n'est que centurion<sup>152</sup> ! Pour atteindre son but, il n'hésite pas à se faire démagogue, à se battre avec ses « amis » ou épouser Marianne. Janson est bel et bien devenu le personnage dominant. Toutefois, quelques années plus tard, dans *Le Petit Belge*, Janson se fait à son tour dominé par plus violent et plus fourbe que lui : Emile Vandervelde fait son entrée en caricature ! Dès lors Janson, aveuglé par son goût du pouvoir, en est réduit à partager sa pâtée de chien avec les cabots socialistes<sup>153</sup> ou à suivre leurs diktats : désormais, c'est lui qui tire la charrette « socialisme » sous la menace de Vandervelde et d'Anseele (fig. 14)<sup>154</sup>...Il finit prisonnier de ses alliés socialistes<sup>155</sup>, voire dévoré par eux<sup>156</sup>. Dans *Le Sifflet*, Janson passe définitivement au second plan et laisse la place à Paul Hymans.

Les deux grands chefs de file de ce satirique sont Emile Vandervelde pour le POB et Paul Hymans pour le parti libéral. Comme Marianne, Emile aime le luxe. On le trouve en vacances en Suisse ou à Venise, buvant du champagne et fumant le cigare, allongé dans un transat ou somnolant dans un hamac<sup>157</sup>. Chef

---

150. *Le Patriote illustré*, 28 février 1886 ; 10 juin 1888.

151. *Le Tirailleur*, 11 avril 1886 ; *Le Patriote illustré*, 18 avril 1886 et 29 juin 1892.

152. *Le Patriote illustré*, 2 novembre 1890, p.10-11 ; 18 novembre 1890, p. 9 et 12.

153. *Le Petit Belge*, 27 mars 1896.

154. *Le Petit Belge*, 4 juin 1896.

155. *Le Petit Belge*, 13 juin 1896.

156. *Le Petit Belge*, 15 mars 1896.

157. Entre autres exemples, *Le Sifflet*, 3 juillet 1904 ; 2 octobre 1904 ; 26 novembre 1905 ; 21 janvier 1906 ; 11 août 1907 ; 24 novembre 1907 ; 29 janvier 1911 ; 14 mai 1911 ; 14 avril 1912 ; 6 octobre 1912 ; etc.

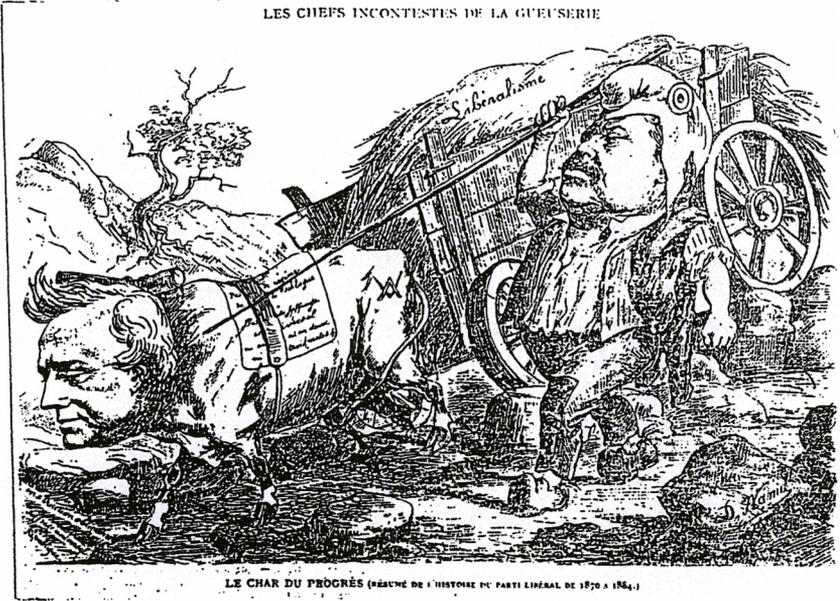


Fig. 13.— *Le Patriote illustré*, 7 mars 1886, p. 8



Fig. 14.— *Le Petit Belge*, 4 juin 1896

dans l'âme, il a le goût du pouvoir. Il se rêve ministre ou empereur (de carnaval<sup>158</sup>), ce qui ne plaît guère à d'autres ambitieux. Pour arriver à ses fins, il préfère le complot et l'hypocrisie à la violence. Comme Marianne aussi, il est antipatriotique, danse avec des Chinois et s'allie à la Grande-Bretagne contre la Belgique coloniale. Paul, par contre, est un chef plus faible qui a besoin du prestige de son illustre prédécesseur, Frère-Orban, pour tenir son rôle. En effet, l'effigie de Frère-Orban est systématiquement associée au leader libéral : il le porte en drapeau, sur ses pantoufles ou sa cuirasse. Mais, alors qu'il se veut l'héritier du grand homme, Hymans se laisse guider par son obsession du pouvoir jusqu'à renier la mémoire de Frère-Orban. Il n'arrive pourtant pas à trouver sa propre stature : le fantôme de son prédécesseur ne cesse de le tourmenter<sup>159</sup>. Le manque de caractère de ce personnage est flagrant. Il est d'ailleurs souvent infantilisé (gamin sur les genoux de Marianne, se querellant pour quelques jouets, etc) ou féminisé (la ballerine de cirque<sup>160</sup> ou la mariée du cartel<sup>161</sup>). En outre, il apparaît presque toujours en relation avec d'autres personnages, souvent accompagné de Féron, Lorand ou Janson, mais rarement seul. Son principal trait de caractère, est l'orgueil. Il se regarde dans le miroir répétant son discours en pyjama<sup>162</sup>, il rêve de portefeuilles ministériels<sup>163</sup>, court vers les lauriers ou les décorations<sup>164</sup>. En fait, Paul Hymans est un prétentieux doublé d'un imbécile.

Les relations que nos deux chefs de file entretiennent avec les autres personnages sont relativement complexes, ou du moins ambivalentes. Si Vandervelde est plutôt un personnage dominant et Hymans un personnage dominé, tous deux sont manipulés ou à la solde de la Veuve. Ceci dit, au sein de son Parti, Emile Vandervelde apparaît comme le chef incontesté et incontestable : c'est lui qui

158. *Le Sifflet*, 12 mars 1905.

159. *Le Sifflet*, 3 novembre 1907 : le fantôme de Frère-Orban regarde Hymans au bras de Marianne. *Le Sifflet*, 11 avril 1909 : le fantôme de Frère-Orban maudit Hymans (terrorisé) d'avoir voté la loi sur la limitation du travail.

160. *Le Sifflet*, 27 mars 1910 ; 22 janvier 1911.

161. *Le Sifflet*, 8 octobre 1911 ; 26 juillet 1914.

162. *Le Sifflet*, 23 octobre 1904.

163. *Le Sifflet*, 2 janvier 1910.

164. *Le Sifflet*, 21 juin 1908.

surveillance (parfois avec un fouet) les autres socialistes, c'est lui aussi qui leur passe un savon si nécessaire<sup>165</sup>, c'est lui encore qui porte les plumes dans la tribu Peaux-Rouges<sup>166</sup>, etc. Ses rapports avec Marianne, par contre, peuvent s'inverser. Le plus souvent ils signifient la même chose, au point de devenir interchangeables : le titre peut évoquer Marianne et le dessin représenter Vandervelde. Toutefois, il leur arrive parfois de s'opposer l'un à l'autre (notamment à propos du Congo) : c'est le thème de la dissension interne à travers le motif de la scène de ménage. Marianne représente l'ensemble des socialistes et Vandervelde, l'autorité du Parti coupé de sa base... Mais les relations les plus compliquées sont celles que Paul Hymans entretient avec Vandervelde ou Marianne. Elles peuvent revêtir quatre formes distinctes : l'association, la domination, la dissension et l'échec. On trouve d'abord l'association contre nature et par intérêt où les partenaires sont égaux. Elle prend la forme soit de l'univers des malfaiteurs et du complot, soit du mariage de raison (fig. 15) et du couple dépareillé<sup>167</sup>. Mais cette association peut se révéler inégale.



Fig. 15.— *Le Sifflet*,  
26 juillet 1914 (Zo-ot) :  
« Leurs grands Hommes »

165. *Le Sifflet*, 7 août 1904.

166. *Le Sifflet*, 26 novembre 1911.

167. *Le Sifflet*, 3 novembre 1907 : la vulgaire Marianne se trouve au bras du prétentieux Hymans.

En fait, l'un domine l'autre ou le manipule, le séduit puis le trahit. C'est généralement, mais pas toujours, le monde socialiste qui domine le monde libéral. Bien vite, il ne reste plus que les dissensions, les luttes pour le pouvoir, les scènes de ménages ou les querelles de gosses. Tout cela ne peut mener le cartel qu'à l'échec, ce dont Zo-ot ne manque pas de rire, surtout lors des élections. Leurs échecs répétés provoquent le désarroi ou le désespoir des chefs de file qui voient, une fois de plus, le pouvoir leur échapper. Ils s'écrasent la tête sur le bloc catholique. Ils se trouvent perdus dans les bois, ne sachant quel chemin choisir pour arriver au pouvoir<sup>168</sup>, etc. Dans l'échec, Hymans et Vandervelde, Marianne et Dame Doctrine se trouvent, à nouveau, sur pied d'égalité.

### Les « malins de la Sociale » et leurs copains

Outre ces grandes figures, l'univers caricatural est peuplé d'une série de personnages secondaires que le lecteur retrouve de semaine en semaine. D'un satirique à l'autre et d'une période à l'autre, les personnages changent et se renouvellent. Ils ont chacun un rôle plus ou moins spécifique dans l'ensemble du discours de propagande de chaque satirique. Ils sont stéréotypés, réduits à un seul trait physique ou moral, ou systématiquement associés à un objet.

Ainsi, par exemple, les rondeurs physiques de Terwagne, Bertrand<sup>169</sup>, Waroqué<sup>170</sup> et d'autres, seront mises à profit par le caricaturiste pour montrer que les anticléricaux vivent dans le luxe,

---

168. *Le Sifflet*, 22 mars 1914.

169. Louis Bertrand (1856-1934), homme politique socialiste. Ancien ouvrier marbrier, il fut directeur du *Peuple* de 1900 à 1907, représentant de Soignies de 1894 à 1900, puis de Bruxelles de 1900 à 1926, et ministre d'Etat en 1918. Ferme et modéré à la fois, rangé depuis les origines parmi les dirigeants les plus écoutés du POB, cet autodidacte fut aussi écrivain et homme de science.

170. Raoul Waroqué (1870-1917), industriel, docteur en droit, homme politique libéral. Il fut « l'homme le plus riche du pays » disait-on, philanthrope, représentant de Thuin de 1900 à 1914, bienfaiteur de l'ULB et de l'Ecole des mines de Mons. Il fonda l'Institut commercial qui porte son nom, l'Athénée de Morlanwelz, des orphelinats, des crèches, des maternités. Grand voyageur, il rapporta des pièces de collections dans son domaine de Mariemont qu'il légua à la Belgique.

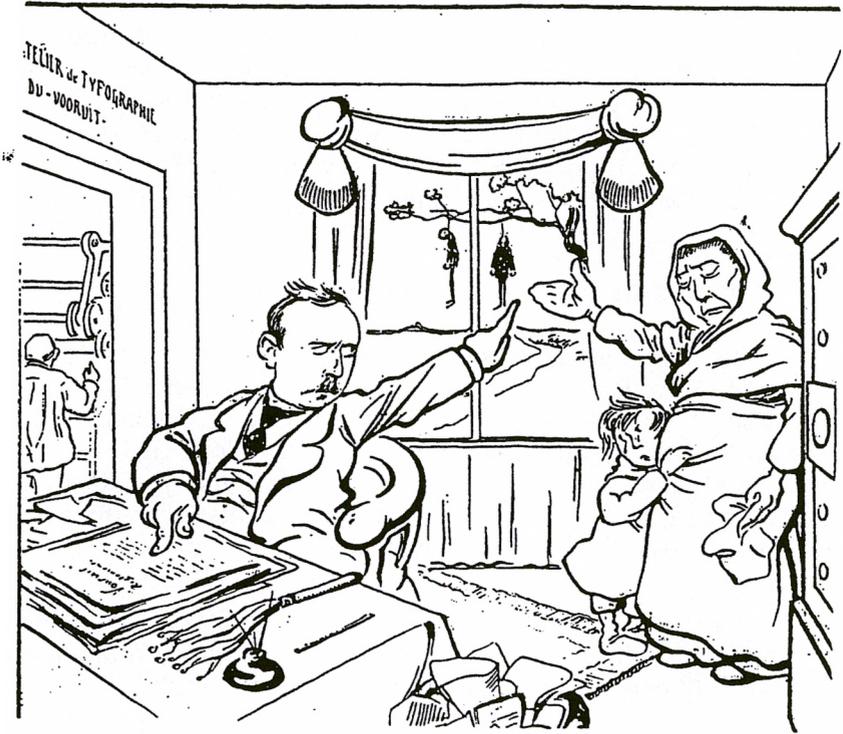
**L'ÉTABLISSEMENT MODÈLE DES SOCIALISTI**

Fig. 16.— *Le Sifflet*, 27 août 1905

cherchent à s'enrichir et possèdent d'innombrables villas. Leur obésité dénote leur richesse, bien plus que leur pouvoir<sup>171</sup>.

D'autres personnages sont réduits à un trait de caractère. Par exemple, dans *Le Tirailleur*, Bara est le prototype du mégalomane stupide qui ne sait dire qu'une seule phrase : « à bas la calotte ». Édouard Anseele<sup>172</sup>, dans *Le Petit Belge* et *Le Sifflet*, est le stéréotype même de l'esclavagiste : il est petit, mais violent et autoritaire, il mène ses ouvriers du *Vooruit* à la trique et, bien sûr, s'enrichit à leurs dépens (fig. 16)<sup>173</sup>. Hector Denis<sup>174</sup>, par contre, est un doux savant, toujours perdu dans ses élucubrations et totalement incompetent. Léon Furnémont<sup>175</sup> est le prototype de l'alcoolique avide et sans scrupule : il a toujours le nez rouge et souvent une bouteille à portée de main. Quant à Célestin Demblon<sup>176</sup>, c'est le singe de service, un pithécanthrope. Il est stupide et grossier, mais surtout imprévisible : même ses collègues doivent le surveiller<sup>177</sup> !

Enfin, quelques personnages sont systématiquement associés à un objet incongru comme Emile Braun et sa soupière. Jusqu'en 1909, l'orgueilleux bourgmestre de Gand n'a aucun attribut

**171.** Entre autres exemples, *Le Sifflet*, 4 juin 1905 : « la course des 100 kg parlementaires » ; 14 décembre 1913 : « Retournez-vous de grâce ».

**172.** Edouard Anseele (1856-1938), homme politique socialiste. Il fonda le quotidien socialiste *Vooruit* en 1884. Il fut conseiller communal, puis échevin de Gand de 1889 à 1917, représentant de Liège de 1894 à 1900 et de Gand-Eeklo de 1900 à 1936. Il fut ministre des Chemins de fer, de la Marine et des PTT de 1925 à 1927. Ministre d'Etat en 1930, il fut un grand promoteur du mouvement coopératif.

**173.** *Le Sifflet*, 27 août 1905.

**174.** Hector Denis (1842-1913), homme politique socialiste, économiste, sociologue, professeur à l'ULB, recteur de 1892 à 1894, il fut représentant de Liège de 1894 à 1913 et membre de l'Académie royale de Belgique à partir de 1895.

**175.** Léon Furnémont (1861-1927), homme politique socialiste, docteur en droit. Représentant de Charleroi de 1894 à 1904 et de Namur de 1906 à 1913, il se distingua par ses campagnes contre l'armée.

**176.** Célestin Demblon (1859-1924), écrivain, homme politique socialiste, instituteur. Professeur de 1878 à 1883, il fut député de Liège à partir de 1894. Tempérament passionné en politique comme en littérature, ses interventions virulentes lui valurent d'innombrables rappels à l'ordre et même, en 1897, une exclusion de quinze jours.

**177.** *Le Sifflet*, 3 avril 1904.

particulier. Mais, le 10 janvier 1909, une caricature montre Braun se noyant dans une soupière. En effet, les conflits à propos de la soupe scolaire l'avaient fait tomber. Désormais sa soupière ne le quittera plus<sup>178</sup>. Tout comme Paul Hymans est associé à l'effigie de Frère-Orban, Emile Braun<sup>179</sup> l'est au symbole de ses déboires et de son égoïsme anticlérical.

## LES PROCÉDÉS DE DÉCONSTRUCTION DE L'ADVERSAIRE

Arme de propagande, la caricature cherche à déconstruire l'idéologie adverse pour imposer la sienne, mais en même temps elle opère un travail de subversion profonde au même titre que l'utopie. L'idéologie, en effet, se situe dans le déficit qu'il y a toujours entre la *prétention* du pouvoir à la légitimité et les *croyances* des dominés en cette légitimité. Tandis que l'utopie dénonce et met à jour ce déficit, conteste le présent en rêvant l'avenir. L'utopie se structure sur cette béance non surmontée entre l'expérience et l'espérance alors que l'idéologie noue les espaces d'expériences et les horizons d'attente, articule simultanément un repli sur la contingence (le présent) et un élan vers une forme de transcendance (le futur), devient médiation entre le contingent et le désirable. Bref, elle convertit l'utopie en provocation historique : l'espérance devient projet.<sup>180</sup> La fonction de l'idéologie est bien de « combler le fossé de crédibilité propre à tous les systèmes d'autorité »<sup>181</sup> et, par là, de préserver l'identité d'un groupe, identité sans cesse menacée par un univers ouvertement conflictuel. Paul Ricoeur ajoute que « les questions d'intégration mènent aux questions de légitimation du pouvoir et celles-ci mènent à leur tour aux questions de distorsions »<sup>182</sup>. Ainsi, l'idéologie tente de garantir un ordre et une identité, au risque de se pétrifier ; tandis que l'utopie a une fonction

---

178. *Le Sifflet*, 26 décembre 1909 ; 14 août 1910.

179. Emile Braun (1849-1927), homme politique libéral, ingénieur. Bourgmestre de Gand et élu gantois de 1895 à 1921.

180. G. LAROCHELLE, *Philosophie de l'idéologie. Théorie de l'intersubjectivité*, Paris, 1995, p. 88-91.

181. P. RICOEUR, *L'idéologie et l'utopie*, Paris, 1996, p. 244.

182. *Idem*, p. 342.

perturbatrice et déstabilisante qui réouvre le champ des possibles, mais risque de se perdre dans l'irréel. Idéologie et utopie apparaissent donc comme les deux versants de l'imagination sociale, elle-même constitutive de la réalité sociale<sup>183</sup>.

Au cœur de cet univers polémique, la caricature politique se situe à l'interface de l'idéologie et de l'utopie. Comme l'utopie, elle creuse le déficit de crédibilité de l'idéologie adverse, le met à jour et le dénonce comme un mensonge. Comme l'utopie aussi, elle part d'une sorte de non-lieu, d'un univers fantasmagorique et irréel. Comme l'utopie enfin, elle appelle des lendemains meilleurs pour sortir du cauchemar présent. Mais, contrairement à l'utopie, la caricature ne se contente pas de protester contre le présent. Elle est avant tout au service d'une autre idéologie : son but est de discréditer l'adversaire pour obtenir — ou garder — le pouvoir, imposer ses valeurs et son avenir. Le risque de la caricature, d'ailleurs, n'est pas tant l'enfermement de l'idéologie ou la fuite du réel de l'utopie, que l'entretien de l'amertume et des haines collectives.

En outre, pour opérer son travail de subversion et arriver à ses fins, la caricature utilise des procédés particuliers, répète inlassablement certaines structures. Ces structures étonnamment stables forment comme une toile de fond où vient s'inscrire l'actualité éphémère. En effet, lorsque l'on fait abstraction de l'identité événementielle des éléments, on remarque que les fonctions des personnages et l'univers dans lequel ils évoluent, sont très souvent les mêmes.

## **Le mythe du Complot**

Le mythe du Complot est un mythe universel fréquemment utilisé par la caricature catholique : libéraux et socialistes ne sont que les ridicules meneurs d'un triste complot. Ils agissent pendant la nuit ou cachés, sous la houlette de personnages symboliques tels que « La Veuve » ou Marianne, voire de chefs de file aussi prestigieux que Frère-Orban (mais c'est plus rare) qui disposent des événements et des hommes selon leurs propres plans. Les quelques meneurs sont manipulés par plus mauvais et plus puissant qu'eux : il y a les marionnettes de Frère-Orban (fig. 17)<sup>184</sup> et

---

183. *Idem*, p. 19-25.

184. *Le Tirailleur*, 10 juin 1888.



Fig. 17.— *Le Tirailleur*, 10 juin 1888 (Pif-Paf) : « Théâtre des blagues libérales. Les marionnettes de la concentration »

celles de La Veuve<sup>185</sup>, les automates actionnés par Marianne<sup>186</sup>, les girouettes<sup>187</sup>, les toupies<sup>188</sup>, etc. La manipulation est bien la stratégie privilégiée du complot, le signe de leur illégitimité. L'univers des ténèbres, du secret et du mystère en est le cadre : dans le noir, « La Veuve », entourée de ses hommes, tourne dans un mystérieux chaudron pour influencer de façon occulte sur les événements<sup>189</sup>. L'univers sous-marin aussi sert le complot : le socialisme et la franc-maçonnerie, par exemple, sont des requins qui menacent le navire catholique<sup>190</sup> ; ailleurs, Dame Doctrine et Marianne utilisent des sous-marins dans le même but<sup>191</sup>. Le complot, que ce soit celui de la Franc-Maçonnerie ou celui du socialisme international, poursuit un double objectif : la domination du monde<sup>192</sup> et le total accaparement des richesses publiques<sup>193</sup>. Le thème du vol et de la spoliation apparaît à intervalle régulier. Les anticléricaux volent l'argent des ouvriers naïfs et sans défense (que, par ailleurs, ils prétendent défendre<sup>194</sup>), celui des communes et celui des catholiques par des pratiques malhonnêtes. Au 19<sup>e</sup> siècle, entre autres exemples, Janson cache une bourse imposante aux ouvriers<sup>195</sup>, tandis qu'au 20<sup>e</sup> siècle Marianne et Dame Doctrine, unies dans un même désir de s'enrichir, accaparent l'argent amené par les ouvriers (fig. 18,

---

**185.** *Le Sifflet*, 5 février 1905 (marionnettes) ; 15 août 1909 (automates) ; etc.

**186.** *Le Sifflet*, 26 avril 1908 (automates) ; 7 juillet 1912 (marionnettes) ; etc.

**187.** Par exemple, *Le Sifflet*, 2 avril 1911.

**188.** Par exemple, *Le Sifflet*, 13 avril 1913.

**189.** *Le Sifflet*, 29 mars 1908 ; 26 mars 1911.

**190.** *Le Sifflet*, 15 octobre 1905.

**191.** *Le Sifflet*, 23 janvier 1910.

**192.** Par exemple, *Le Sifflet*, 16 octobre 1910 : Marianne arrose le monde entier de pétrole, pendant que Hymans lui caresse la joue.

**193.** Entre autres exemples, *Le Tirailleur*, 5 février, 22 juillet et 11 novembre 1888.

**194.** Il faut remarquer que, dans ce cas-ci, la dénonciation du vol a pour ultime enjeu la dénonciation de l'hypocrisie anticléricale : les anticléricaux se présentent comme les défenseurs par excellence des ouvriers, mais c'est, en fait, pour mieux les voler !

**195.** *Le Patriote illustré*, 8 novembre 1885.

p.70)<sup>196</sup>. Les coopératives socialistes se transforment en vache à lait dont seuls les politiciens socialistes profitent<sup>197</sup>. La Veuve, à l'aide d'un aimant, détourne l'argent des catholiques<sup>198</sup> ; etc. Autrement dit, ils ne sont au service que d'eux-mêmes. Ils apparaissent hors du corps social, comme une minorité ennemie du bien commun et de la prospérité, luttant pour ses propres intérêts et semant la misère<sup>199</sup>. Pour prendre le pouvoir et accaparer les richesses, les hommes du complot s'infiltrèrent partout, manipulent les faibles ouvriers, corrompent la société et ses valeurs morales. Dans cette entreprise d'avilissement de la société et de désagrégation des traditions sociales, l'enfant est leur cible privilégiée<sup>200</sup> : ils pervertissent son âme<sup>201</sup> pour mieux le soumettre et le mettre au service de leur entreprise satanique...

Pour exprimer cet univers inquiétant et menaçant, la caricature fait appel à tout un bestiaire. On y trouve « tout ce qui rampe, s'infiltré ou se tapit ; tout ce qui est ondoyant et visqueux ; tout ce qui est censé porter la souillure et l'infection »<sup>202</sup> : serpent, rats, requins, cochons. Par contre, la pieuvre et l'araignée, symboles privilégiés du complot, sont quasi absentes<sup>203</sup> des caricatures catholiques. L'image de la pieuvre n'est utilisée qu'une seule fois dans *Le Sifflet*. Or, il s'agit non pas de la pieuvre franc-maçonne ou socialiste, mais bien de la pieuvre catholique<sup>204</sup> : pieuvre débonnaire et inoffensive dont la présence, en haut, fait fuir Dame Doctrine et Marianne, en bas. Cette mise en scène inversée du

---

196. *Le Sifflet*, 14 juin 1908.

197. *Le Sifflet*, 1<sup>er</sup> octobre 1911.

198. *Le Sifflet*, 24 janvier 1909.

199. Entre autres exemples, *Le Patriote illustré*, 28 février 1886 et 21 septembre 1890 (le serpent « socialisme » étrangle l'aigle de la prospérité industrielle, tiré du *Punch*) ; *Le Petit Belge*, 8 février 1896.

200. Par exemple, *Le Sifflet*, 24 mars 1912 : une gigantesque main venue du haut, attrape des enfants se dirigeant vers la Crèche.

201. Par exemple, *Le Sifflet*, 19 novembre 1911 : Marianne actionne une machine qui transforme les enfants en bandits.

202. R. GIRARDET, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, 1986, p. 43.

203. Une exception : *Le Sifflet*, 4 mai 1913 : lors de la grève, une araignée à tête de Marianne et marquée « coopérative socialiste » attrape des ouvriers dans sa toile.

204. *Le Sifflet*, 27 octobre 1907.

mythe du complot accuse la propagande anticléricale de grossier mensonge.

Le mythe du complot se révèle extrêmement mobilisateur. Bâti sur un arrière-fond émotif qui « s'inscrit dans un climat psychologique et social d'incertitude, de crainte et d'angoisse »<sup>205</sup>, il a valeur d'exorcisme. Les mises en scène du complot font, d'ailleurs, appel à tout un matériel onirique issu des vieilles peurs enfantines : peur du noir, peur d'être livré à des mains inconnues, volé ou abandonné, peur de l'ogre et des monstres qui dévorent ou engloutissent. La caricature représente le complot pour le dénoncer et le rendre inopérant : l'ombre est mise en lumière, le Mal inconnu est personnifié, l'incompréhensible expliqué. Ainsi, le mal est désormais incarné et même ridiculisé, vidé de tout mystère et donc de tout pouvoir : « La Veuve » n'est qu'une montreuse de marionnettes, les meneurs du complot que des sales gosses ou des malfaiteurs pris sur le fait. L'angoisse est désamorcée. Le mal peut, dès lors, être défié, affronté et mis en échec.

### La non-représentativité

Le thème du complot est une des stratégies utilisées par la caricature pour dénoncer les prétentions au pouvoir de l'adversaire politique, prétentions illégitimes et dangereuses. Une autre stratégie, liée pour une part à cette thématique, sera l'affirmation de leur manque de représentativité : libéralisme et socialisme ne représentent qu'eux-mêmes. Le peuple belge ne se reconnaît ni dans le libéralisme ni dans le socialisme : Dame Loge n'arrive pas à vendre ses masques<sup>206</sup>, Marianne cherche en vain des manifestants pour sa cause<sup>207</sup> ou s'ennuie dans son cabaret désert<sup>208</sup>, etc. Sans compter que les politiciens anticléricaux prennent souvent la forme de singes ou de clowns, de gamins ou d'alcooliques : symboles privilégiés de l'irresponsabilité. Bref, les politiciens de l'opposition comme leur programme anticléricale paraissent peu sérieux. Leur cirque et leurs manœuvres, d'ailleurs, n'intéressent ni ne trompent personne. Il ne leur reste, dès lors, que la violence ou la manipulation pour s'imposer : pour mener les

---

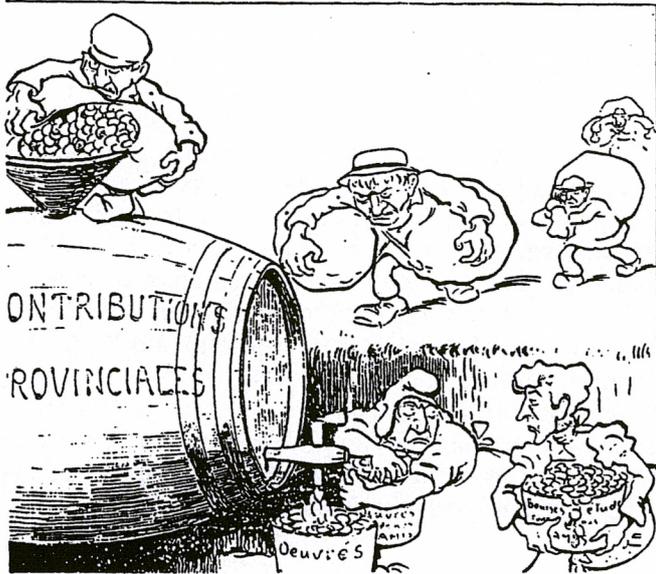
205. R. GIRARDET, *op. cit.*, p. 53.

206. *Le Sifflet*, 17 février 1907.

207. *Le Sifflet*, 5 mai 1907.

208. *Le Sifflet*, 22 août 1909 ; 21 septembre 1913.

## LE BON TONNEAU

Fig. 18.— *Le Sifflet*, 14 juin 1908

<p>1909</p> <p>SIFFLE TOUS LES DIMANCHES</p> <p><i>La Marianne Dolorosa</i></p> <p>MOISIAI DU PEUR</p> <p>VIVE LA REPUBLIQUE</p>	<p><b>A/ CARACTERES EXTERNES</b></p> <p>1° Référence : <i>Le Sifflet</i>, 22 août 1909, p. 1 (1). Repris le 21 septembre 1913, p. 2 (2).</p> <p>2° Tendance : catholique.</p> <p>3° Titre et Légende : (1) LA MARIANNE DOLOROSA. Elle aussi pleure! Comme je comprends ça : elle est comme moi, abandonnée par ses clients... Ah, ce prince Albert!</p> <p>(2) LE ROI A MONS. Marianne : -Hé quoi, ce sont "mes amis" Borains qui acclament ainsi le tyran... Décidément, mon autorité est bien compromise.</p> <p>4° Dessinateur : (1) D.S. ; (2) S. Radziaki.</p> <p><b>B/ CARACTERES INTERNES</b></p> <p>5° Thème : Antisocialisme.</p> <p>6° Description : Dans un cabaret vide, la tenancière se lamente. Par la fenêtre, on voit une foule acclamant le prince Albert qui passe en calèche (dans la version de 1913 "Vive le prince Albert" est remplacé par "Vive le Roi").</p> <p>7° Explication des allusions : 1909, c'est le retour du voyage au Congo. 1913, c'est la Joyeuse Entrée du Roi à Mons. La popularité d'Albert est présentée comme l'antithèse du succès socialiste.</p>
--	--

Fig. 19.— *Le Sifflet*, 22 août 1909 (D. S.) : « La Marianne Dolorosa. La Cabaretière — Elle aussi pleure ! Comme je comprends ça : elle est comme moi, abandonnée par ses clients... Ah, ce prince Albert ! »

enfants à l'école laïque, ils utilisent le fouet ou le rapt, et pour susciter des manifestants, ils offrent des billets de train gratuits vers Bruxelles.

Ces nombreuses caricatures témoignent de la volonté quasi obsessionnelle des catholiques de jeter le discrédit sur les revendications de l'opposition en affirmant leur non-représentativité. En effet, l'enjeu ultime de ces dessins n'est pas tant l'affirmation de soi, que la négation de l'autre. Les valeurs catholiques sont des *a priori* qu'il n'est pas nécessaire de montrer, encore moins de démontrer. Ainsi, l'union du Trône et de l'Autel est une évidence à partir de laquelle le discours iconique pourra se structurer contre l'adversaire. Une caricature du *Sifflet* illustre particulièrement bien cette démarche (fig. 19) : son enjeu n'est pas d'abord l'exaltation de la monarchie et, par là, des valeurs catholiques, comme on pourrait le croire au premier abord, mais bien de discréditer les socialistes. L'analyse de ce dessin le montre. Il est publié une première fois, le 22 août 1909, pour saluer le retour du prince Albert de son long voyage au Congo, sous le titre ironique « La Marianne Dolorosa ». Quatre ans plus tard, le 21 septembre 1913, il est retouché et réédité à l'occasion de la joyeuse entrée du roi à Mons. Son titre est plus sobre : « Le Roi à Mons ». Le dessin comprend deux scènes diamétralement opposées et se structure autour de trois temps narratifs. Les deux univers sont mis en scène à partir d'un jeu d'oppositions : intérieur/extérieur ; morosité/joie ; vide/foule ; république/monarchie. L'avant-plan, où le lecteur se trouve, c'est l'univers socialiste : un univers clos où 'règne' une cabaretière dont l'identité est définie par le buste de Marianne, symbole de la République. L'arrière-plan, c'est l'univers monarchique : univers de la fête autour du couple princier ; l'association de la foule aux princes crée l'espace de la fête qui elle-même invite à la participation et ouvre sur le ciel... Bref, ces deux univers s'excluent l'un l'autre. Au niveau narratif, on peut distinguer trois temps : le lecteur passe du cabaret au spectacle derrière la fenêtre pour revenir à l'intérieur. Ce parcours est soutenu par le jeu des lignes de perspective qui mènent à la fenêtre et reviennent sur le lecteur. D'emblée, le lecteur se trouve à l'intérieur de la Maison du Peuple. À droite, on rencontre une cabaretière morose et assez laide portant le foulard borain. Elle est affalée derrière son bar qui porte le slogan « Vive la République ! ». Le mouvement de son corps, comme les lignes du décor, oriente le regard vers la fenêtre en passant par le buste de Marianne : le socialisme est réduit à son seul républicanisme. Le cabaret est vide. Le traitement sobre et dépouillé du décor renforce

l'impression de vide et de désolation. Tout à l'intérieur du cabaret donne envie de regarder par la fenêtre pour fuir cet univers morbide et triste. Dehors, une foule levant bras et chapeaux, brandissant des drapeaux de bienvenue « Vive le Prince Albert », entoure le couple princier en calèche. Le dessin, ici, procède par accumulation, surcharges, redondances : multitude de taches où l'on distingue des têtes et quelques chapeaux bourgeois ; univers d'arrondis rythmé par les petites verticales des bras et des drapeaux inclinés en sens divers. C'est l'image de la diversité unanime, du désordre ordonné autour des princes : ils en sont à la fois le centre et la signification. Le regard du lecteur se perd dans cette accumulation de traits, il fouille chaque détail, traîne dans cette foule en fête, reconnaît Albert et Elisabeth, s'attarde encore un peu. Puis revient aux tables vides du cabaret socialiste et à la légende du bas « LA CABARETIERE - Elle aussi pleure ! Comme je comprends ça : elle est comme moi, abandonnée par ses clients... ce prince Albert ! ». Le contraste est frappant, l'échec du socialisme criant. Ainsi, la narration se termine sur l'illégitimité politique du socialisme 'prouvée' par le succès populaire du couple princier.



Fig. 20.— *Le Petit Belge*, 18 janvier 1896

## Les dissensions internes

Une dernière stratégie également liée à la thématique du complot et particulièrement affectée par la caricature catholique pour discréditer ses adversaires, c'est la mise en scène de leurs dissensions internes. L'unité d'action présente dans le complot se révèle fragile. En effet, elle n'est basée que sur la volonté de puissance et l'appât du gain. Il s'agit d'une association intéressée et contre nature dont le motif premier est le mariage de raison ou le couple dépareillé : quoi de commun, en effet, entre l'épais Janson en habit et la maigre Marianne en haillons (fig. 20)<sup>209</sup> au 19<sup>e</sup> siècle, ou entre le mince et prétentieux Paul Hymans et la vulgaire Marianne<sup>210</sup> au 20<sup>e</sup> siècle ? On trouve une variante de ce motif dans celui de la séduction : Vandervelde, par exemple, trop faible pour prendre le pouvoir et détruire le pays, tente de séduire une abominable Mme Albion<sup>211</sup>. Mais dès que le but semble atteint ou en passe de l'être, la véritable nature de leur association apparaît au grand jour : c'est la désunion. La caricature utilise différents motifs pour en parler. Les scènes de ménages sont la suite logique du mariage d'intérêt : les divergences de priorité (le suffrage universel pour les socialistes et l'instruction obligatoire pour les libéraux) comme les échecs électoraux font voler coups de poings et casseroles dans le ménage libéral au 19<sup>e</sup> siècle<sup>212</sup> et dans celui du cartel au 20<sup>e</sup> siècle<sup>213</sup>. À moins qu'ils ne montent carrément sur un ring de boxe pour régler leurs différends<sup>214</sup>. Un autre motif, assez proche, est celui de la querelle de gosses ou la querelle de rue : les politiciens socialistes et libéraux se disputent un cheval à bascule, une pomme appétissante ou la peau d'un ours

---

209. *Le Petit Belge*, 18 janvier 1896 : « Un mariage d'inclination ».

210. *Le Sifflet*, 3 novembre 1907.

211. On trouve le même scénario avec Hymans cherchant à séduire l'affreuse Marianne qui arrose le monde entier de pétrole : *Le Sifflet*, 16 octobre 1910. Il existe une variante avec Marianne et Dame Doctrine essayant de séduire Léopold II par une danse grotesque : *Le Sifflet*, 21 avril 1907.

212. Par exemple, *Le Tirailleur*, 19 février 1888.

213. *Le Sifflet*, 18 février 1906 ; 17 juin 1906.

214. *Le Sifflet*, 18 décembre 1910 : Hymans et Vandervelde s'affrontent sur un ring de boxe qui ressemble, d'ailleurs, plus à une piste de cirque qu'à un vrai ring.

# LA TRAHISON D'ANVERS

ou Marianne roulée par dame Doctrine

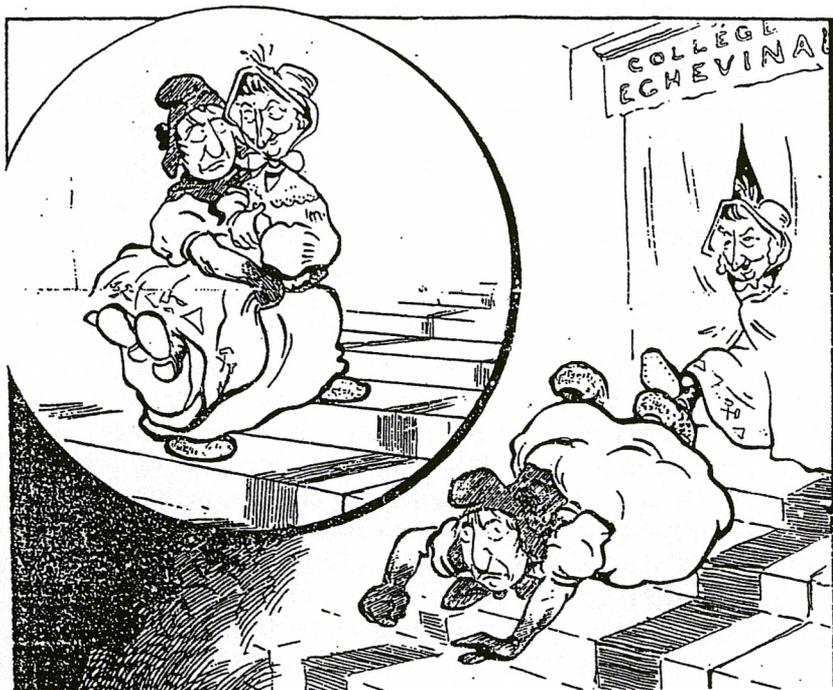


Fig. 21.— *Le Sifflet*, 12 janvier 1908

qu'ils n'ont pas encore tué<sup>215</sup> ! Dans toutes ces querelles, les protagonistes se disputent ouvertement et d'égal à égal. Le thème de la trahison, par contre, met en scène des rapports de forces inégaux entre les différentes parties : Dame Doctrine ayant réussi à prendre le pouvoir à Anvers grâce à l'aide de Marianne, la jette hors de l'hôtel de ville (fig. 21)<sup>216</sup> ; Dame Doctrine charme un boa socialiste qui finit par la dévorer<sup>217</sup> ; Paul Hymans fait griller des marrons que... Vandervelde mange<sup>218</sup>, etc. Autrement dit, une des deux factions se met à dominer l'autre.

Or selon les satiriques et les époques, les rapports de forces évoluent : la peur du libéralisme s'efface devant celle du socialisme. Ainsi, *Le Tirailleur* et *Le Patriote illustré*, obsédés par le libéralisme, se rient essentiellement des dissensions entre la Ligue et l'Association libérales. Tandis que *Le Petit Belge* et *Le Sifflet*, affolés par la montée du socialisme, mettent plus volontiers en scène le libéralisme se prostituant à un socialisme boulimique.

Bref, les adversaires politiques sont divisés, leurs opinions divergent et leur désir de puissance est sans partage : leur union ne peut dès lors être qu'éphémère. Par là, ils se révèlent incapables de gouverner. Le thème de la désunion est directement lié au mythe de l'Unité. Or, les catholiques rêvent encore souvent de l'union du Trône et de l'Autel, du temporel et du spirituel, d'un retour à l'unité de la Chrétienté médiévale : à l'unité du Bien, ils opposent la multiplicité du Mal ; à la volonté « une et régulière »<sup>219</sup>, la pluralité maléfique des opinions. L'importance démesurée de ce thème ne témoigne-t-elle pas de l'angoisse suscitée chez les catholiques par la pluralité moderne ?

### Charger l'adversaire pour le discréditer

Si la caricature catholique ne parle que du Mal, dénonce avant tout l'action du méchant, met en scène les angoisses et les peurs collectives, elle apparaît comme une soupape de sécurité, un exutoire. À travers elle, la société exorcise ses angoisses : faire rire

---

215. *Le Sifflet*, 25 février 1906.

216. *Le Sifflet*, 12 janvier 1908.

217. *Le Sifflet*, 7 juin 1908.

218. *Le Sifflet*, 16 avril 1911.

219. Selon l'expression de Joseph de Maistre.

DANS UN HOPITAL LAÏCISÉ

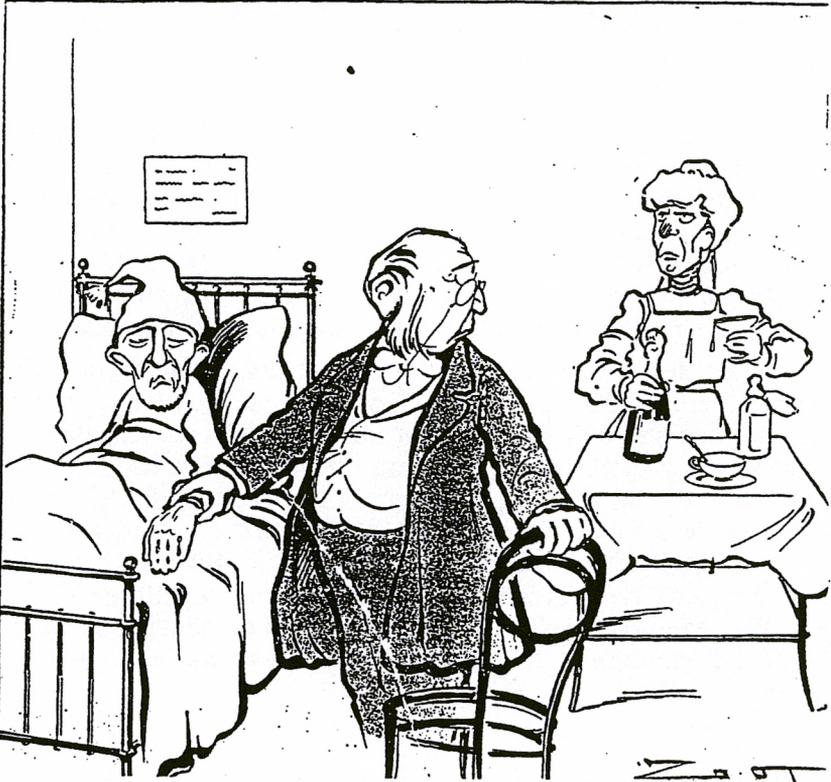


Fig. 22.— *Le Sifflet*, 27 janvier 1907

de l'autre, c'est le tuer un instant d'une mort imaginaire et éphémère. En effet, pour sortir de la peur et vaincre le Mal, la caricature ridiculise l'adversaire. Elle exagère les traits individuels, grossit les têtes, transforme les personnages, enlaidit. Le trait caricatural individualise tout en déformant et fait connaître tout en dénigrant. Le physique, ici, révèle le moral. La laideur des corps renvoie à la noirceur de l'âme.

Mais la caricature ne se contente pas de ces simples déformations physiques. Pour atteindre l'adversaire, bien souvent elle l'affuble d'un déguisement qui fait référence au quotidien ou à des stéréotypes : jeux d'enfants, scènes de rue, cirque, ring de boxe, etc. Or, le personnage se trouve totalement identifié au déguisement qui lui est symboliquement attribué. Ainsi, comme nous l'avons déjà vu, la caricature déshumanise ses adversaires par le biais de l'animalisation. Elle les dénature par le biais de la féminisation ou de la racialisation. Elle suggère leur irresponsabilité politique par le biais de l'infantilisation. Et enfin elle les injurie en les traitant de clowns, de marionnettes, d'alcooliques, etc., mais jamais d'obsédés sexuels, contrairement à la caricature anticléricale.

L'injure suprême, du côté catholique, c'est l'alcoolisme. Symbole de la débauche et de la dégénérescence, l'alcool déshumanise et détruit. Or, ce fléau atteint tout qui cherche à bouleverser l'Ordre social et politique : les politiciens du cartel<sup>220</sup> bien sûr, mais aussi les ouvriers grévistes<sup>221</sup> et les infirmières laïques<sup>222</sup>. Ces caricatures dénoncent les revendications ouvrières en faveur de l'égalité politique et les prétentions féminines à exercer de nouveaux métiers ou, du moins, des métiers jusqu'ici réservés aux religieuses. Prétention absurdes, voire scandaleuses, qui vont priver les ouvriers de la tutelle dont ils ont besoin et éloigner les femmes de leur foyer, c'est-à-dire de ce pour quoi ils sont faits, de leur vocation sociétaire, de leur fonction essentielle présentée comme leur nature profonde... La caricature de Zo-ot, intitulée « Dans un hôpital laïcisé » et éditée dans *Le Sifflet*, le 27 janvier 1907, en est un bel exemple (fig. 22). Au centre, le médecin, un homme bedonnant à l'habit respectable. Il tient, à

220. Marianne et les politiciens du cartel sont régulièrement ivres. Voir, entre autres : *Le Sifflet*, 10 avril 1904 ; 7 janvier 1906 ; 12 juin 1910 ; 9 octobre 1910.

221. *Le Sifflet*, 20 avril 1913.

222. *Le Sifflet*, 27 janvier 1907 ; 16 mai 1909.

gauche, le pouls d'un patient alité, mais regarde vers la droite, l'air dépité, son infirmière. Celle-ci, à l'arrière-plan, mais plus haut que les deux autres personnages, se détache visuellement de l'ensemble. Elle est maigre et laide, a le nez rouge et le regard dur (l'inverse de la compassion attribuée aux religieuses). Elle tient dans une main une coupe de champagne et dans l'autre la bouteille. Telle est l'infirmière laïque, une vieille fille alcoolique (qui voudrait, en effet, d'une femme aussi laide et dépravée ? On n'ose même pas penser qu'elle puisse avoir des enfants) ! En tout cas, rien qu'à la vue de ce dessin, on plaint le malade et on ne souhaite pas prendre sa place. Au 19<sup>e</sup> siècle déjà, *Le Tirailleur* publiait, le 7 octobre 1888, une caricature tout aussi remarquable, à propos de l'affaire Popelin<sup>223</sup>. Deux scènes simultanées représentent l'avertissement et l'envers d'une seule situation, la cause occupe tout l'espace, la conséquence est montrée — si besoin était — en haut à droite. Au centre, Marie Popelin, en tenue d'avocat, plaide passionnément, la main levée et le buste penché — trop penché ? — en avant. À sa droite, un gendarme amusé par cette scène inédite et burlesque la regarde l'air goguenard. L'avocate est burlesque parce qu'elle se laisse emporter par ses passions. Elle sort, dès lors, de cette « réserve féminine » que la société attend des femmes. Elle est sans maîtrise de soi, semble dire n'importe quoi sans se soucier de son public (d'ailleurs absent du dessin). On image facilement son plaidoyer vide d'arguments, dépourvu d'esprit critique, purement émotionnel. Ce dessin montre que, par nature, la femme est émotive et irrationnelle. C'est cela — sa nature — qui l'exclut de toute fonction publique. Aller contre la nature est un péché, ça rend ridicule, ça fait aussi du tort. En effet, la deuxième scène montre les conséquences désastreuses pour la famille des folles prétentions féministes : le mari, resté au foyer, est

---

**223.** Marie Popelin (1846-1913), diplômée de l'enseignement normal primaire, collaboratrice d'Isabelle Gatti de Gamond, puis directrice d'École à Mons et Bruxelles. À 37 ans, elle entreprend des études de droit à l'ULB. Première docteur en droit féminin de Belgique en 1888, elle est écartée du barreau en raison de son sexe (1888-1889). Alors que la loi de 1876 n'exigeait d'autre condition à l'exercice de la profession d'avocat que le diplôme dûment entériné, la Cour d'Appel rejette la demande de Marie Popelin en mettant en évidence « l'esprit de la législation » et en usant d'arguments tels que la nature de la femme et sa mission sociale. Suite à cet échec, elle fonde la première société féministe du pays, la Ligue belge du Droit des Femmes. Cfr F. DE BUERGER-VAN LIERDE, « Marie Popelin et les débuts du mouvement féministe belge (1892-1914) », in L. COURTOIS, F. ROSART & J. PIROTTE (dir.), *Femmes des années 80*, Louvain-la-Neuve, 1989, p. 197-202.

incapable de s'occuper de son enfant, de faire à manger ou la lessive ; il est perdu et dépassé par les événements. Bref, si la femme n'est pas faite pour les activités extérieures, l'homme ne l'est pas pour celles du foyer. À chacun son rôle « naturel », à chacun son apport spécifique à la société. Tel est l'Ordre familial et social auquel les cléricaux resteront longtemps attachés. Toute transgression de cet Ordre mène à la dénaturation, à la débauche ou à l'alcoolisme.

### Mise à mort symbolique et châtement anticipé

La caricature charge donc l'adversaire pour le ridiculiser, mais elle peut également châtier l'adversaire en lui souhaitant ses propres peurs, sa propre souffrance, voire la mort<sup>224</sup>. Profondément malveillante, la caricature souhaite le malheur de ses adversaires et s'amuse de leurs déboires. La période électorale est particulièrement riche sur ce plan. Les dessins catholiques anticipent l'échec électoral du cartel. Ils affirment que son désir d'accéder au pouvoir et ses discours triomphalistes ne sont que prétentions mégalomaniaques ou rêves orgueilleux dont le réveil s'annonce douloureux : le Bien, aidé par un Sauveur, triomphera du Mal. En période électorale, la représentation du sauveur prend la forme d'une boule, d'un coup de pied ou de poing<sup>225</sup> : celui de l'électeur. Ainsi, par exemple, Marianne et Dame Doctrine sont jetées hors de l'hôtel de ville, symbole du pouvoir communal, par un grand coup de pied (fig. 23), des poings menaçants réveillent Paul Hymans, les politiciens du cartel se font massacrer comme des quilles<sup>226</sup>, etc. Ces caricatures annoncent la chute après le rêve, la désillusion douloureuse, les lendemains amers. Tel est le châtement réservé aux orgueilleux. Or, jusqu'en 1914, les catholiques se maintiennent au pouvoir. Aux lendemains des élections, les caricatures cléricales ne se privent pas d'étaler leur joie mauvaise, de se moquer de l'échec des adversaires et de se rire de leur désespoir. Les politiciens du cartel se trouvent affublés d'une buse

---

224. Par exemple, *Le Tirailleur*, 24 juin 1888 : Frère-Orban, entouré de ses amis, constate la mort de Dame Doctrine (après leur échec électoral).

225. Entre autres exemples : *Le Petit Belge*, 16 janvier 1896 ; *Le Sifflet*, 20 octobre 1907.

226. *Le Sifflet*, 5 juin 1904.

CE QUE LE CORPS ELECTORAL FERA AUJOURD HUI



Fig. 23.— *Le Sifflet*, 20 octobre 1907

sur la tête<sup>227</sup> ou d'un long nez comme Pinocchio lorsqu'il ment (fig. 24)<sup>228</sup>. Ils ont le visage défait et des larmes aux yeux. Le thème de la chute, ici, s'efface devant le double thème du mensonge dévoilé et de la douleur face à l'échec. Le triomphe des catholiques s'exprime à travers l'échec et le malheur de l'opposition. La valorisation de soi ne se fait qu'à partir de la dévalorisation de l'autre.

Si le thème de l'échec est particulièrement présent en période électorale, il ne s'y réduit pas. En effet, les manœuvres du cartel en faveur de l'instruction obligatoire et du suffrage universel sont présentées comme un complot contre le gouvernement dont on annonce immédiatement l'échec. Dénonciation du complot et annonce de l'échec vont de pair. Ainsi, par exemple, les hommes du cartel, sous les traits de béliers, se cassent la tête contre le bloc catholique, les sous-marins anticléricaux se brisent contre la coque du navire gouvernemental, etc. Quant au cartel lui-même, il apparaît régulièrement sous la forme d'une marche à l'abîme orchestrée par Marianne. Janson, le nez dans les étoiles, rêvant de mandats ministériels, tombe dans un trou d'égout « abîmes socialistes » (fig. 25)<sup>229</sup>. Le cheval que montent Hymans et Vandervelde se lance, fouetté par Marianne, vers un précipice<sup>230</sup>. Les politiciens libéraux, aveuglés par Marianne, se dirigent droit dans le vide. Ici encore, l'orgueil et le désir de puissance mènent à la chute.

L'échec, la chute et le désespoir, ainsi que les souffrances physiques et les tourments psychiques, sont autant de châtiments infligés symboliquement par la caricature à ses adversaires politiques. La malveillance caricaturale foisonne d'imagination. Elle inflige tour à tour maladies, coups de pied, blessures<sup>231</sup>,

---

**227.** Par exemple, *Le Tirailleur*, 17 juin, 8 juillet et 4 novembre 1888 ; *Le Sifflet*, 5 janvier 1913.

**228.** Par exemple, *Le Tirailleur*, 15 juillet 1888 ; *Le Sifflet*, 3 décembre 1905.

**229.** *Le Petit Belge*, 21 janvier 1896.

**230.** *Le Sifflet*, 19 mai 1906.

**231.** *Le Tirailleur*, 9 septembre 1888 : les libéraux, « retour de manœuvre... électorale en terrain accidenté », sont estropiés, avec les vêtements déchirés.

LA DÉTENTE A DROITE PRODUIT LA DÉTENTE... DES NEZ A GAUCHE

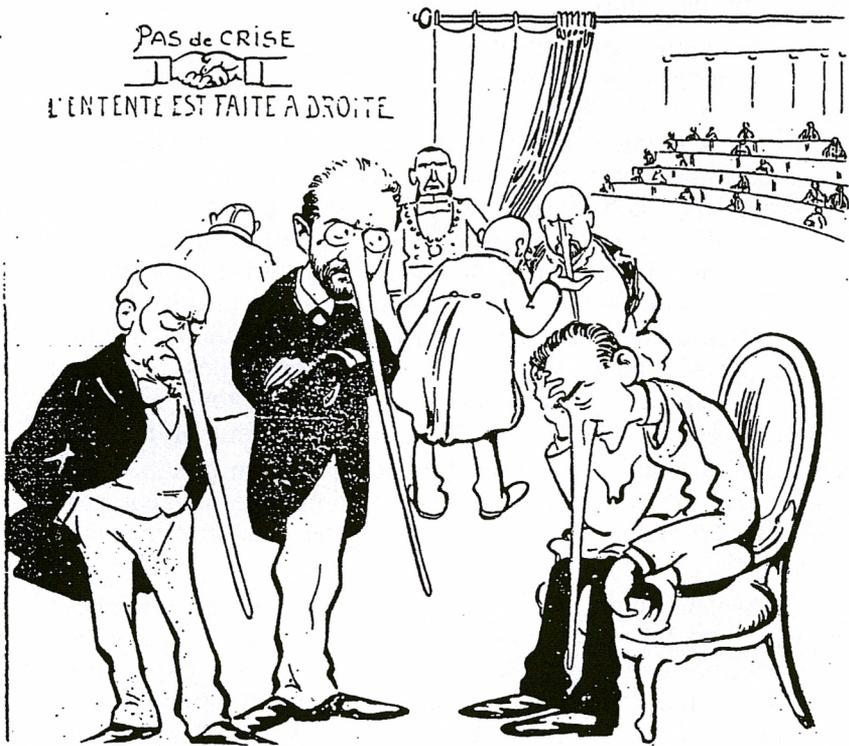


Fig. 24.— *Le Sifflet*, 3 décembre 1905

LA CHUTE DU PARTI RADICAL



Fig. 25.— *Le Petit Belge*, 21 janvier 1896

Nos Souhais pour 1913



Fig. 26.— *Le Sifflet*, 5 janvier 1913 : « Nos souhaits pour 1913. Que le soleil de la prospérité nationale continue de ressembler aussi peu au soleil des yeux »

douches froides<sup>232</sup> et fessées<sup>233</sup>, cauchemars<sup>234</sup>, terreurs et larmes. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, une caricature (fig. 26)<sup>235</sup> éditée à l'occasion du nouvel an et intitulée « Nos souhaits pour 1913 », montre, en haut de l'image, un grand soleil qui brille et apporte Ordre, Prospérité, Paix, Liberté, Progrès et Travail ; alors qu'en bas, presque écrasés par ce soleil, les politiciens préférés<sup>236</sup> du *Sifflet* marchent, coiffés d'une buse « 1912 », avec des béquilles, bras cassés ou estropiés, la mine triste et découragée. Entre cléricaux et anticléricaux, l'opposition est totale et irrémédiable : le malheur des uns fait le bonheur des autres !

Bref, la caricature dénonce les méchants, souhaite leur malheur et châtie leurs odieuses prétentions au pouvoir. Or, si la caricature catholique accuse ses adversaires d'accaparer les richesses publiques, de voler les ouvriers, de semer la misère, de commettre des injustices, de vouloir le pouvoir, etc., il faut remarquer que seul le désir de pouvoir est vraiment châtié<sup>237</sup>. Le châtement caricatural a une fonction cathartique : dessiner le mauvais puni et souffrant, c'est assouvir au plan symbolique un désir de vengeance et exorciser la souffrance ou la peur qu'on subit à cause de lui. Ainsi, le seul mal dont la caricature catholique se venge pour exorciser sa hantise, c'est la peur de perdre le pouvoir.

**232.** *Le Sifflet*, 3 août 1913.

**233.** *Le Tirailleur*, 1<sup>er</sup> juillet 1888 ; *Le Sifflet*, 16 octobre 1904 ; 16 avril 1905 ; 22 décembre 1912 ; etc.

**234.** Par exemple, *Le Tirailleur*, 28 octobre 1888 : « Le cauchemar de M. Graux » ; *Le Sifflet*, 13 juillet 1913 : « Le Cauchemar de Hymans-Gambetta ».

**235.** *Le Sifflet*, 5 janvier 1913 : « Nos souhaits pour 1913. Que le soleil de la prospérité nationale continue à ressembler aussi peu que possible au soleil des gueux ».

**236.** Soit : Vandervelde et Hymans, Anseele, Demblon, Denis, etc.

**237.** Exception faite des indigestions et de la goutte qui châtient leur goût du luxe.

## CONCLUSIONS

La démarche des caricaturistes catholiques est essentiellement défensive. La caricature catholique, contrairement à la caricature anticléricale<sup>238</sup>, ne cherche pas d'abord à diffuser ses propres valeurs<sup>239</sup>, mais bien à contre-attaquer ses adversaires sur leur propre terrain, avec leurs armes. Elle se contente, le plus souvent, de démonter le discours de l'adversaire, de le mettre en abyme, d'inverser les propositions. L'univers caricatural clérical reste sur le terrain de l'adversaire, plutôt que de mettre en scène son propre imaginaire. Celui-ci apparaît, dès lors, vidé de ses thèmes favoris. La référence médiévale, par exemple, si largement utilisée par le monde catholique pour penser la société, relever les défis présents et préparer l'avenir<sup>240</sup>, n'apparaît quasi jamais<sup>241</sup>. La référence à la Nation, non plus, n'est pas très fréquente, alors même que les catholiques s'y identifient de plus en plus. De même, l'alliance du Trône et de l'Autel, thème si fréquent dans l'imaginaire catholique<sup>242</sup>, n'apparaît guère plus.

En fait, l'imaginaire catholique n'est pas absent de ces dessins. Mais il apparaît en toile de fond : les valeurs catholiques sont des *a priori* qu'il n'est pas nécessaire de démontrer. Ainsi, la monarchie — ou plutôt sa popularité qui signe sa légitimité — symbolise la Belgique unanime. Et cette unanimité implique la non-représentativité du socialisme, c'est-à-dire son illégitimité

**238.** Univers où les allégories du « progrès », de « l'instruction obligatoire » ou du « Suffrage universel » abondent.

**239.** Les Catholiques diffusent leurs valeurs et leurs projets de société par d'autres biais tels, entre autres, le néo-gothique ou les récits de vies chrétiennes.

**240.** Cfr J. PIROTTE, « Reconquérir la société. L'attrait du modèle de Chrétienté médiévale dans la pensée catholique (fin du 19<sup>e</sup> siècle - début du 20<sup>e</sup> siècle) », in F. ROSART & G. ZÉLIS (dir.), *Le monde catholique et la question sociale (1891-1950)*, Bruxelles, 1992, p. 30-45.

**241.** Une exception : *Le Sifflet*, 28 décembre 1913, présente un chevalier médiéval prêt à conquérir l'an nouveau. Par contre, la référence à l'Antiquité romaine chère aux anticléricaux apparaît dans *Le Tirailleur* et surtout *Le patriote illustré* comme symbole de paganisme, de volonté de toute-puissance, de mégalomanie coupable.

**242.** Laurence VAN YPERSELE, « La place du roi Albert dans la mythologie politique de la presse (1909-1934) », in *Museum Dynasticum*, Bruxelles, 1991 n° 4, p. 4-11.

politique. L'union du Trône et de l'Autel est une évidence telle qu'elle devient point d'appui, levier, arme contre le socialisme. L'Ordre social aussi s'impose de lui-même : la société est un Corps hiérarchisé où chacun a une place prédéterminée qu'il a le devoir d'assumer pour le bien de tous ; ce qui rend le suffrage universel absurde, la grève odieuse et l'émancipation féminine scandaleuse. L'ouvrier, ce bon garçon un peu naïf, comme la femme, cette épouse et cette mère, ne peuvent quitter leur fonction sociale conçue comme leur nature sans tomber dans l'alcoolisme, tout comme le Congolais reste cannibale s'il n'est pas civilisé, c'est-à-dire évangélisé. La nature humaine, d'ailleurs, semble toujours soupçonnée *a priori* d'être mauvaise : le jeune homme ne doit-il pas prouver qu'il ne fait plus « le désespoir de ses parents », en travaillant et en fondant une famille, pour obtenir le droit de vote ? Autrement dit, les valeurs cléricales comme l'union du Trône et de l'Autel, l'Ordre ou la Famille, ne sont pas l'enjeu de ces caricatures, mais des évidences omniprésentes sur lesquelles le discours iconique se construit contre l'adversaire politique.

Car l'ultime enjeu de ces dessins est bien la négation de l'adversaire. Il s'agit de dénigrer, discréditer, vaincre. Il est d'ailleurs caractéristique de constater que plus de la moitié des caricatures sont exclusivement dirigées contre les anticléricaux et que plus des trois quarts concernent la politique intérieure. De 1884 à 1914, l'adversaire évolue selon les événements et les figures politiques. Le libéralisme symbolisé par Frère-Orban, ce monarque absolu, se fait dépasser par le libéralisme à la Janson, cette brute révolutionnaire qui lui-même finit par être dominé par le socialisme de Vandervelde. À l'heure du cartel, enfin, Hymans, le prétentieux libéral, renie ses propres valeurs pour s'allier à Vandervelde, ce grand manipulateur, et la sèche Dame Doctrine finit par se faire dévorer par la vulgaire Marianne. Ainsi, en une vingtaine d'années, la peur du libéralisme s'est effacée devant celle du socialisme. Mais, si l'évolution de l'ennemi à abattre est manifeste, les stratégies symboliques pour y parvenir restent les mêmes. Les grands ressorts de l'univers caricatural catholique sont l'univers du complot, la désunion des anticléricaux et leurs alliances contre nature. Les caricaturistes se rient des dissensions entre libéraux, puis au sein du cartel libéral-socialiste ; ils font du libéralisme une imbécillité et du socialisme un mal. Ils mettent en scène leur peur des libéraux, puis des socialistes, ces semeurs de révolutions, de misère et de chaos, et clament que leurs adversaires, avides de pouvoir et de richesse, ne représentent qu'eux-mêmes. Mais, en même temps, ils exorcisent ces peurs, annoncent l'échec

des manœuvres anticléricales et châtient symboliquement tout qui cherche à leur voler le pouvoir ou à ébranler l'ordre social. Pourtant, l'inquiétude crève le papier. Cet acharnement caricatural ne montre-t-il pas combien le monde catholique, bien qu'il détienne le pouvoir, se perçoit comme une citadelle millénaire assiégée par les forces du mal ?